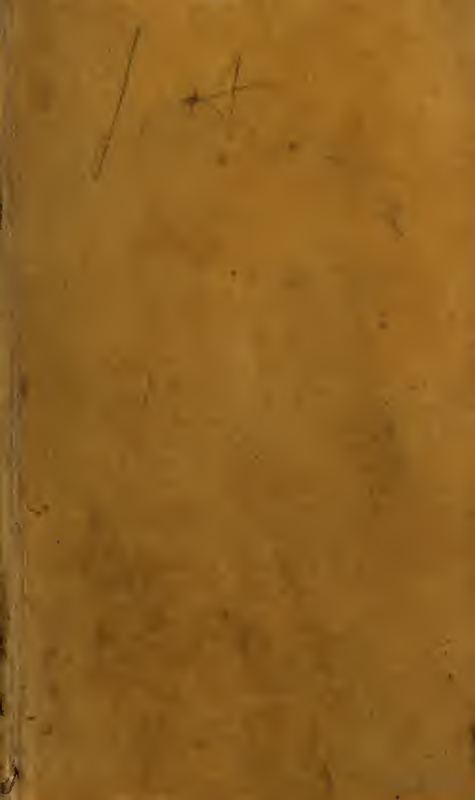




MIRZA

ET

FATMÉ,

CONTE INDIEN.

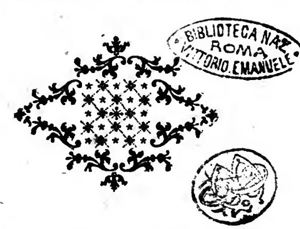
MIRZA

ET

FATMÉ,

CONTE INDIEN,

Traduit de l'Arabe.



A LA HAYE.

M. DCC. LIV.

LETTRE

DU TRADUCTEUR

A UN AMI.

ENfin, mon cher Ami, me voici après dix ans de retour de mes longs voyages : je les ai faits en Philosophe, & vous jugez bien que j'ai trouvé beaucoup moins de merveilles que les Voyageurs ordinaires ; c'étoit les hommes que j'étudiois bien plus que les monumens : j'en ai vû de



tout pays & de toute espé-
ce ; j'ai vû des Chapeaux,
des Turbans, des Bonnets,
des Clochers, des Minarets,
des Tours de porcelaine,
des Palais, des Cabanes,
des Tentes : ici la terre se-
mée de bled, là de ris, dans
un autre endroit couverte
de troupeaux ; enfin j'ai par-
couru la terre, mais pres-
que par-tout, j'ai vû les
misérables humains victi-
mes de la superstition &
de la tyrannie ; j'ai vû les
préjugés arborer un éten-
dart sacré, & faire plier sous
un joug de fer le cou des

mortels imbécilles : j'ai vû les Peuples reſpéctivement étonnés de la ſotiſe des peuples voiſins, & ne pas ſentir la leur ; le Brachmane ſe mocquer des voyages de Mahomet dans la Lune ; le Derviche rire des Métamorphoſes de Viſnou & de la tranſmigration des Ames ; tous les hommes ſe traiter de fous, l'être tous en effet, & ne pas s'en douter. Preſque partout j'ai vû une multitude immenſe conſumée de travaux pour entretenir la molle oiſiveté de quelques heureux fai-

néans ; j'ai vû cette multitude privée de ſa part aux fruits de ſes labeurs, faire croître le bled & ne vivre que d'orge, cultiver la vigne, & ne boire que de l'eau : je l'ai vû languiſſante de beſoin, manquer des plus groſſiers alimens pour ſatisfaire ſa faim preſſante, tandis que les mets les plus délicats pouvoient à peine exciter le goût dédaigneux d'un petit nombre d'hommes gorgés de délices : j'ai vû ces derniers recevoir comme une dette les faveurs de la fortune, regar-

der comme un privilége de leur espéce, ce partage inique qui met toute la peine d'un côté, & tous les fruits de la peine de l'autre; je les ai vû se croire des êtres à part, & destinés par leur nature à être les heureux de la terre dont ils sont le fardeau.

Enfin, mon cher ami, j'ai trouvé partout la sotise & le malheur. Ce sont des plantes naturelles à tous les climats, & il faut avouer que l'homme, ce néant orgueilleux, qui se dit Roi de la nature, a payé bien cher

le ſombre éclair de ſa courte exiſtence. Après tout quand on conſidere la briéveté du ſonge de la vie, on trouve que les choſes ne valent pas l'importance qu'on y met. Bonheur & malheur, plaiſir & peine, tout va bientôt ſe perdre & s'engloutir dans cet Océan immenſe de l'éternité.

Je pourrai dans la ſuite vous communiquer mes remarques particulieres ſur les différentes Nations que j'ai vûes : Vous verrez comment la Coutume, la Re-

ligion, & ſur-tout le Gouvernement ont diverſifié un fond qui eſt partout le même : Aujourd'hui je ne vous écris que pour vous envoyer la traduction d'un Conte Indien, qui m'eſt tombé entre les mains lorſque j'étois à Deli. Le manuſcrit ſur lequel j'ai fait cette traduction eſt écrit en langue Arabe, & n'eſt lui-même qu'une traduction de l'original qui eſt dans la Bibliothéque du Grand Mogol, écrit dans une langue ancienne & ſavante qu'on appelle *le Hanſcrit.* L'ou-

vrage est dédié à la Sultane Sutlumé. On ne sait en quel siécle a vêcu *cette Beauté bienfaisante, Protectrice des arts & des talens, qu'elle-même cultivoit*; mais si on pouvoit croire à la Métempsicose, on retrouveroit sans peine l'Ame de Sutlumé, non moins bien logée de nos jours qu'elle a pû l'être du tems de l'Auteur. Je ne vous dirai rien du mérite de l'Ouvrage; Puisque je l'ai traduit, j'ai cru qu'il valoit la peine de l'être; me suis-je trompé! Lisez & jugez.

EPITRE
DÉDICATOIRE
DE L'AUTEUR
A LA SULTANE
SUTLUMÉ.

CHarmante Lune du premier Trône de la terre, je ne vous adresserois point mon hommage, si vous ne brillez que de la splendeur empruntée du Soleil des Indes; mais la beauté est elle-même un Soleil qui brille de son

propre éclat : chaque pays a ses Dieux différens à qui la crainte a dressé des Autels : toute la terre est l'Autel de la Beauté élevé par l'Amour ; mais si la Beauté a des droits sur notre adoration, c'est surtout la Beauté bienfaisante semblable à l'Astre fécond dont l'heureuse influence se fait sentir à tout ce qu'il éclaire. A ce titre, belle Sutlumé, recevez l'hommage de tous les mortels, & agréez en particulier le mien que je consacre à la Protectrice des arts & des talens. Vous faites

plus que les protéger, vous les cultivez vous-même : les talens embellis par vous se sont produits sous la banniere des Graces. La Nature avoit mis en vous celui de plaire, vous en avez paré tous les autres. Ils sont plus redevables au charme que vous leur prêtez qu'à toute la protection qu'il vous est si honorable de leur accorder. Puissiez-vous, belle Sutlumé, jetter un regard favorable sur l'Ouvrage que je mets à vos pieds ! Qu'aurai-je à desirer, s'il a le bonheur de vous plaire, & que pourra

m'opposer la critique, lorsque j'aurai pour moi le suffrage de l'esprit rendu par l'organe de la Beauté!



MIRZA
ET
FATMÉ,
CONTE INDIEN.
PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Conseil; Choix d'un Visir; Cérémonie des Balances.

AU tems des Fées, Mahmoud, Sultan des Indes, ayant perdu son

Grand Visir assembla le Divan. Il s'agissoit du choix d'un successeur. Zenghi (c'est le nom de ce Grand Visir) n'étoit pas aisé à remplacer : après avoir fait périr Ogoulkan & toute la famille Royale, à l'exception d'un fils au berceau, cet habile scélérat avoit élevé Mahmoud sur le Trône; & sous ce fantôme de Roi il avoit regné lui-même & gouverné en grand homme.

Deux Prétendans aspiroient à la place de Zenghi : on les nommoit Nadir & Taher. Nadir per-

ſonnage grave, enſeveliſſoit une petite tête dans un vaſte Turban. Il poſſédoit ſupérieurement la moue de Miniſtre, étoit froid, ne parloit que par monoſyllabe, mais ne manquoit pas de capacité. Taher étoit un petit homme qui portoit le plus gayement du monde la plus énorme boſſe du Royaume : il avoit le front ſerein, la bouche riante, on lui attribuoit le mérite ſuprême d'avoir inventé le grand art de perſifler. Quant aux affaires, elles ne prenoient jamais rien ſur ſon

enjouement : c'étoit toujours avec un bon mot qu'il ruinoit une Province. Le Divan se déclara pour Nadir : *Oh, oh,* dit Mahmoud, *je vois bien que rien n'est tel que d'avoir un Conseil pour faire des sottises ! Je ne m'étonne pas si la plûpart des Princes en font tant, tous les Sultans ne sont pas des génies : je rends justice à la gravité de Nadir, & à la vaste capacité de son Turban; mais croit-on que cela suffise pour faire un Ministre ! L'essentiel c'est qu'il ait de l'esprit; Taher m'a toujours fait rire*

rire. C'eſt lui que je choiſis. A ces mots, tout le Divan cria (*a*) *Karamat! Karamat!* c'eſt-à-dire, *Merveille! Merveille!* non qu'on ne jugeât le choix du Sultan très-ridicule, mais parce qu'à ſa Cour on avoit paſſé en proverbe deux vers Perſiens, dont le ſens eſt (*b*) *Que ſi le Sultan dit en plein midi qu'il eſt nuit, il faut*

(*a*) C'eſt ainſi que s'écrient encore chez le Mogol les Grands de ſa Cour lorſqu'il dit les choſes les plus communes. Voyez les Mém. de Bernier, pag. 78.

(*b*) Bernier rapporte les deux vers Perſans, pag. 78.

dire que voilà la Lune & les Etoiles.

Mahmoud se retira dans son Harem tout glorieux de son choix, & tout ésouflé de la peine qu'il avoit eu à le faire. Il se jetta sur un sopha, & attendit le remercîment du nouveau Visir. Taher s'en acquitta si plaisamment, que le Sultan gros, court & ventru, se renversant sur son sopha à force de rire : *Vas*, lui dit-il, *tu es un homme admirable, je ne pouvois faire un meilleur choix ; mais prens un gros turban afin qu'on n'ait rien à*

dire ; du reste charge-toi de toutes les affaires, ne m'en parle jamais & fais-moi toujours rire. A ces mots il tendit à Taher le grand ongle que les Sultans des Indes laissoient croître au petit doigt de leur main gauche. Taher comblé de cette faveur, baisa respectueusement l'ongle sacré, frappa trois fois la terre de son front, fit trois plaisanteries & se retira.

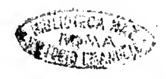
Taher avec toute sa gayeté gouvernoit durement, & souvent il arrivoit que ce qui avoit fait rire le Sultan

& son Conseil, faisoit pleurer tout le Royaume : on le représentoit à Mahmoud : *Quand je ris*, disoit-il, *est-ce que tout le monde ne doit pas rire ? Merveille ! Karamat !* disoient les Courtisans.

Il revint néanmoins tant de plaintes au Sultan, il en fut si fatigué, que pour les faire cesser & confondre publiquement l'envie qu'il croyoit qu'on portoit à Taher, il résolut d'avancer une cérémonie qui se faisoit tous les ans : il y avoit de grandes balances d'or où l'on pe-

ſoit le Sultan (*c*) ; par l'augmentation ou la diminution de ſon poids, on jugeoit du bonheur ou du malheur de l'Etat. Mahmoud ſe mit dans les balances, ſon poids ſe trouva augmenté : *Je le ſçavois bien*, dit-il, *que mes Peuples étoient heureux ; je jure par mon embonpoint ſacré que le premier qui me parlera d'affaires ſera traité comme un ennemi du bien public.* Ah, *Karamat ! Karamat !* s'écria-t'on. Ce mot vola de

(*c*) Cet uſage eſt encore obſervé, & ſe fait en grande cérémonie. V. Bernier, p. 98.



bouche en bouche, & à la Cour, tout, jusqu'aux marmitons, répétoit en levant les mains au ciel, *Karamat! Karamat!*

La cérémonie des balances fut suivie d'une marche triomphante du Sultan dans Lahor, Capitale du Royaume. Il en fit le tour au son des tymbales & des trompettes, entouré d'une Garde nombreuse, précédé & suivi de mille Elephans, assis lui-même sur un Trône éclatant de pierreries, porté par le grand Elephant blanc de la Couronne.

A la tête du cortege s'avançoient deux Hérauts d'armes : l'un crioit à ſon de trompe, *Que tous les Rois de la Terre euſſent à ſe proſterner devant le Sultan des Indes, dont le Trône étoit élevé ſur tous les Trônes, le plus Brave des Braves, le plus Puiſſant des Puiſſans, Roi de l'Elephant blanc, Souverain des perles juſqu'au centre de la Terre, toujours bien portant & toujours gai.*

L'autre publioit que ce Roi des Rois, par amour pour ſes Peuples, avoit chargé d'un nouveau poids ſon

embonpoint majeſtueux. A chaque proclamation, des gens apoſtés crioient de tout côté *Karamat!* Le gros petit bon-homme de Sultan tout bouffi de gloire, ne ſe tenoit pas d'aiſe ſur ſon Elephant. Aux cris qu'il entendoit, il croyoit que tout alloit le mieux du monde, & répétant lui-même *Karamat!* il donnoit ſon grand ongle à baiſer à qui vouloit.

La cérémonie fut ſuivie de Fêtes publiques, qui durerent pendant plusieurs jours; l'encens fuma dans les Pagodes, le Peu-

ple eut ordre d'être gai, & l'on fit des danses où il ne tint pas au peu d'embonpoint des Sujets qu'ils ne célébrassent celui du Prince avec toute la légereté possible.

CHAPITRE II.

Confidence du Sultan au Chef de ses Eunuques. Naissance d'un Prince.

AU sortir de la Cavalcade le Sultan rentra dans son Harem. Il eut bien voulu laisser son embon-

point à la porte, car ce qui faisoit sa gloire, nuisoit beaucoup à ses plaisirs : *On ne sçait pas*, disoit-il au Chef de ses Eunuques, *ce que la félicité publique coûte à la mienne ; tu fais entrer tous les jours dans mon lit une nouvelle Sultane ; on sert à ma table les mets les plus exquis ; les bons mots de Taher ne tarissent point, & avec tout cela je ne suis point heureux : grace à ce maudit embonpoint dont il faut que je loue le Ciel, l'impuissance me suit au lit, le dégoût à la table, & l'ennui partout.* Cette confi-

dence perça & donna lieu à un proverbe bien différent de celui d'aujourd'hui : on dit, *s'amuſer comme un Roi ;* on diſoit aux Indes, *s'ennuyer comme un Sultan.* Il n'en prenoit pas moins dans ſes titres la qualité de *toujours gai.*

A cet ennui ſe joignoit le chagrin de n'avoir point d'enfans, non que Mahmoud de lui-même s'en fût beaucoup ſoucié, mais à force de *Karamat* on lui avoit donné une ſi haute idée de la ſublimité de ſon être, qu'il ſe croyoit d'une

eſpece bien ſupérieure à celle des autres hommes, & cet uſurpateur ſans mérite, Sultan par la grace de Zenghi, eut craint que l'harmonie de l'Univers n'eût été troublée, s'il n'eût laiſſé un imbécille de ſon ſang pour régir les Indes après ſa mort. Le Ciel ne permit pas ce malheur : une Sultane devint groſſe. Au bout de neuf mois Mahmoud, ſans trop ſçavoir comment, ſe vit pere d'un fils, & fut au comble de ſa joie. On attribua ce miracle aux prieres d'un jeune Bramine, qui avoit ſes entrées dans le Harem.

CHAPITRE III.

Guerre avec le Candahar : Choix d'un Général : Arrivée de Mirza : Evénemens de la Campagne.

ENVIRON quinze ans s'écoulerent dans une paix profonde : Mahmoud dormoit, Taher regnoit, les Peuples souffroient ; le Roi de Candahar jugeant la conjoncture favorable, déclara la guerre au Sultan. Malec, Général des Troupes de Candahar, & grand

Capitaine, entra dans l'Indostan à la tête d'un Armée : Taher, Grand Visir de Mahmoud, n'étoit pas seulement plaisant, il étoit grand homme en intrigue : personne à la Cour n'entendoit mieux que lui la guerre de cabinet ; mais comme il n'est point d'homme universel, celle de campagne passoit sa portée ; il fallut donc choisir un Général. Taher le vouloit dépendant & soumis. Il fit un choix, qui, s'il n'eût pas l'approbation du Public, eut du moins celle des Courtisans,

& ſur-tout de l'ennemi.

Motaſſem (c'eſt ainſi qu'on nommoit ce Général) faiſoit ſes diſpoſitions pour entrer en campagne, lorſqu'un jeune Inconnu, de la mine la plus haute, ſe préſenta pour faire ſous lui ſes premieres armes. Il ſe faiſoit appeller Mirza, & avoit été élevé par la Fée du Malheur. Cette Fée fait ſa demeure dans une Iſle dont on a grand ſoin de s'écarter, mais on y eſt ſouvent pouſſé par une infinité de courans très-rapides qui viennent s'y briſer, & qui en

rendent la sortie très-difficile. L'air de cette Isle a une propriété particuliere, c'est de changer les traits; on n'y est reconnoissable que pour ses vrais amis, si on a le bonheur d'en avoir; on l'appelle l'Isle des amis, non qu'il y en ait beaucoup, mais parce que ce n'est qu'en cette Isle qu'on peut s'assurer qu'ils sont véritables. La pierre de touche de l'amitié n'est point ailleurs.

La Fée du Malheur y tient une Ecole dont presque tous les grands hommes sont sortis : heureux les

Princes qu'elle inſtruit, plus heureux les Peuples qui doivent leur obéir !

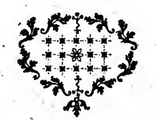
Motaſſem, prévenu par la nobleſſe de la phiſionomie de Mirza, & par les graces de ſa figure, lui donna de l'emploi. On entra en campagne : Motaſſem avoit ordre d'éviter la bataille, Malec le força à la recevoir. Les troupes de Motaſſem, qui n'avoient point de confiance en leur Chef, s'ébranlerent au premier choc. Mirza voulut lui perſuader de ſe mettre à leur tête, & de les ramener lui-même à

la charge : *Jeune homme*, lui répondit le Général d'un ton d'apophtegme, *apprenez que le salut de l'armée dépend de la conservation du Chef : faisons notre devoir, n'exposons point le Général, & si la fortune nous est contraire, n'ayons du moins rien à nous reprocher.* Motassem agit en conséquence, il évita jusqu'à l'ombre du reproche, mais la fortune seconda mal sa prudence; il conserva très-bien sa personne & perdit son armée : Mirza fut grievement blessé en faisant inutilement des prodi-

ges de valeur. Le vainqueur mit le ſiege devant Caboul, place très-importante. Motaſſem raſſembla les débris de ſon armée, de nouvelles troupes le joignirent, il eut ordre de marcher aux ennemis & de leur faire lever le ſiege : Malec lui épargna la moitié du chemin : il fut au-devant de lui, les deux armées ſe rencontrerent, on en vint aux mains. Motaſſem fidéle à ſes principes juſqu'au ſcrupule, prit les mêmes précautions pour ſa ſûreté, elles eurent les mêmes ſuites ; il fut bat-

tu, Malec prit Caboul & mit ſes troupes en quartier d'hyver au-tour de la place.

Motaſſem ayant été battu deux fois, on jugea qu'il n'étoit pas heureux : on lui ôta le commandement ; mais comme on ne pouvoit pas douter de ſa prudence on le mit dans le Divan.



CHAPITRE IV.

Choix d'un nouveau Général nommé Bousangir : Succès de la Campagne : Valeur & humanité de Mirza : Paix avec le Candahar : Propos de la Cour sur Bousangir.

LE mauvais état des affaires obligea de recourir à un vieil Officier, qui depuis plusieurs années vivoit dans la retraite. Bousangir (c'est son nom) ne sçavoit ni intriguer au-

près des Bramines & des Sultanes, ni faire sa Cour aux Visirs : il n'avoit sçû que battre les ennemis : il ne cherchoit point la faveur, il n'aimoit que la gloire & n'avoit pas voulu prostituer la sienne en rampant devant les objets de son mépris & de la haine publique. On le manda à la Cour : il y revint toujours le même, sans paroître fier du besoin qu'on avoit de lui, sans être plus courtisan qu'il ne l'avoit été avant sa disgrace.

Il ouvrit la campagne de bonne heure ; & pour ren-

dre la confiance aux troupes découragées, il préluda par de petits combats qu'il avoit l'art de n'engager qu'avec avantage. Mirza, qui l'étoit venu joindre, à peine guéri de sa blessure, s'y distinguoit toujours : il montroit une ardeur infatigable, recherchoit toutes les occasions de s'instruire, alloit à tout, ne comptoit pour rien les dangers, quand il voyoit de la gloire ou des lumieres à acquérir : avec tant de valeur, il étoit modeste, humain, compatissant : dans l'action

le Soldat le voyoit à sa tête devançant tous les autres, & élargissant le chemin de la victoire. Il le retrouvoit dans les Hôpitaux, visitant les blessés & conduisant de lit en lit la pitié secourable, dont le barbare intérêt ne prend que trop souvent la place.

Après quelques actions particulieres on en vint à une générale ; elle fut vive & long-tems disputée ; enfin la victoire paroissoit se déclarer pour Malec. Bousangir, enveloppé par les ennemis, alloit être pris ou

tué, lorſque Mirza, qui commandoit un corps de troupes à cette bataille, profitant avec ſang froid d'un mouvement des ennemis qui leur fit prêter le flanc, donna ſi à propos, qu'ils ne purent ſoutenir ſon choc. Il renverſa tout ce qui ſe préſenta devant lui, parvint juſqu'à Bouſangir, abbatit le bras d'un Soldat, qui, le cimeterre levé, alloit fendre la tête de ce Général, & fondant avec Bouſangir ſur un corps de troupes que Malec ramenoit à la charge, fit plier ce corps

& tua Malec de sa main. Bousangir après cette victoire assiégea & reprit Caboul ; on lui en donna le gouvernement. Il revint à la Cour & présenta Mirza au Sultan comme un homme à qui il devoit la victoire & la vie, car les grands hommes ne veulent de gloire que celle qui leur appartient.

La paix se fit ; alors la Cour du Sultan ne songea plus qu'à donner des ridicules à Bousangir : on disoit qu'il n'avoit point le ton de la bonne compagnie;

qu'il pouvoit être merveilleux à la tête d'une armée, mais qu'il n'étoit rien moins qu'agréable dans un ſouper. *Après tout*, diſoit-on encore, *qu'a-t'il fait de ſi grand? Il a battu les ennemis, à la bonne heure; qu'il les faſſe encore mourir d'ennui s'il veut, mais qu'il épargne ſes Compatriotes.* Les Peuples ne parloient pas de même; ils regardoient Bouſangir comme le Sauveur de l'Etat, & lui dreſſoient des ſtatues dans leurs cœurs.

CHAPITRE V.

Amour de Mirza pour Fatmé.

BOUSANGIR voulut que Mirza logeât dans ſon Palais : il l'aimoit tendrement, & ne l'eût pas mieux traité ſi ce jeune homme eût été ſon fils : Bouſangir n'en avoit point, mais il avoit une fille. Fatmé (c'eſt ainſi qu'elle ſe nommoit) joignoit une figure charmante à la plus belle ame : c'étoit une de ces beautés nobles

& touchantes qu'on ne peut s'empêcher d'aimer, mais à qui il ſemble que la nature ait donné pour gardien le reſpect : on déſiroit de lui plaire, mais on craignoit encore plus de l'offenſer. Mirza en devint éperdûment amoureux ; mais comme il n'étoit point fat, car la Fée du Malheur n'en fait point, il fut long-tems ſans parler à Fatmé autrement que par la timidité de ſes regards ; du reſte il la prévenoit en tout, ſon amour ſe peignoit dans toutes ſes actions, & ſurtout dans une infinité de pe-

tites choses qu'on ne peut dire, qui se font sentir, qu'une vraie passion rend naturelles, qu'une passion feinte omet ou contrefait mal. Son peu de confiance faisoit un contraste avec l'audace téméraire des petits agréables de la Cour : quoique retenus par l'air imposant de Fatmé, ils faisoient voir une assurance qui n'étoit autorisée que par une fatuité sans mérite : Mirza brillant de charmes & de gloire, osoit à peine espérer. Il avoit cependant touché le cœur de Fatmé : elle l'ai-

moit ſans ſçavoir encore ce que c'étoit que l'amour : mille choſes qui lui échappoient, trahiſſoient ſon ſecret, qui n'en étoit déja preſque plus un que pour Fatmé & pour Mirza. Elle éprouvoit ce trouble enchanteur, ce ſentiment délicieux, ſi vif, lorſqu'une premiere paſſion l'inſpire, & ſemble ouvrir à l'ame une nouvelle ſource de bonheur dont elle n'avoit pas même l'idée.

Un jour que Fatmé étoit deſcendue dans le jardin du Palais, & qu'elle cueilloit

des fleurs au bord d'un canal dont l'eau transparente rouloit sur un sable doré, Mirza vint l'y trouver; elle tenoit à la main un bouquet de roses : à l'abord du Prince son visage se peignit de leurs plus vives couleurs. *Belle Fatmé*, lui dit-il, en s'approchant d'un air timide & respectueux, *que l'éclat de ces fleurs est foible près de celui dont vous brillez! Ces roses ne peuvent être comparées à celles de votre tein que comme les astres de la nuit peuvent l'être à l'astre du jour.* Mirza, le séjour de la Cour

vous

vous gâte, lui répondit Fatmé, vous devenez si flateur..... *Moi flateur, belle Fatmé! Regardez-vous dans ce canal, mettez ces fleurs près de votre visage, & jugez vous-même....* *Non....* répliqua Fatmé, & cependant par l'instinct de son sexe ses yeux se tournerent involontairement sur la glace du canal; elle y rencontra ceux de Mirza qui avoient suivi le mouvement des siens; elle y vit tant d'amour, il regardoit son image avec une expression si touchante... Elle en sou-

pira, ses yeux s'attacherent sur ceux de Mirza, leurs regards se confondirent... ils les retirerent du canal en rougissant, baisserent la vûe & garderent le silence. Fatmé étoit honteuse & embarrassée : Mirza pressé par sa passion vouloit parler & n'osoit; mais après quelques instans, Fatmé ayant levé timidement ses beaux yeux sur lui, poussé d'un transport dont il ne fut pas maître, il se précipita à ses pieds : *Oui, belle Fatmé*, dit-il, *je vous adore : si c'est vous offenser, ordonnez que*

je meure ; Mirza ne peut vivre ſans vous aimer. Fatmé pleine de trouble & d'émotion rougiſſoit & ne répondoit point ; elle voyoit Mirza tremblant à ſes genoux, elle trembloit elle-même : *Fatmé*, pourſuivit-il, *que dois-je augurer de votre ſilence ? Que Fatmé*, lui dit-elle, *ne veut point la mort de Mirza.* A ces mots, qu'elle dit d'une voix mal aſſurée, elle ſe leva, & défendant à Mirza de la ſuivre, elle le laiſſa dans des tranſports plus aiſés à concevoir qu'à décrire.

CHAPITRE VI.

Ignorance de Mirza sur son sort : Récit de ses voyages.

LE jour suivant Bousangir étant seul avec Mirza & sa fille, dit à Mirza qu'il s'intéressoit trop à lui pour ne pas désirer de le connoître plus particulierement : il lui demanda de quel sang il étoit né, quels étoient son pays, sa fortune ? O, *mon Pere*, lui dit Mirza, car Bousangir vou-

loit qu'il l'appellât ainsi, *tout ce que je sçais de mon sort ; c'est que j'ai été élevé dans l'Isle des Amis par la Fée du Malheur ; qu'après m'avoir donné l'éducation la plus propre à fortifier mon corps contre les fatigues, & mon ame contre les revers, après m'avoir appris à être dur pour moi & humain pour les autres, elle m'a fait voyager avec elle en différens pays : c'est dans ce voyage qu'elle m'a donné ses dernieres instructions, & qu'elle a gravé dans mon ame des leçons que je n'oublierai jamais.* Bou-

ſangir & Fatmé déſirerent que Mirza leur fît la deſcription des pays qu'il avoit vûs. Il la commença dans ces termes :

Au ſortir de l'Iſle des Amis, les premiéres terres où nous abordâmes, furent celles du Roi *Keſra*, ſurnommé le *Tyran.* Ces terres étoient la plûpart incultes & déſertes ; on y trouvoit de vaſtes landes, des villages détruits, des tours ruinées, & de loin à loin quelques miſérables cabanes, dont les habitans pâles & décharnés, reſſem-

bloient plutôt à des ſpectres qu'à des hommes. La Fée me fit obſerver que ce n'étoit pas la faute du ſol, qu'il étoit favoriſé du ciel, que les terres en étoient bonnes, le climat doux & temperé, que c'étoit la tyrannie, qui plus forte que la nature, avoit changé ce beau pays en un vaſte & triſte Déſert.

Nous arrivâmes à la Capitale. Nos regards y furent frappés par de ſuperbes édifices : nous entrâmes dans quelques-uns : tous les tréſors du monde y ſem-

bloient accumulés ; les ornemens étoient répandus avec profusion ; on trouvoit partout le faste au lieu du goût ; tous les arts s'étoient prêtés la main plutôt pour charger que pour embellir ; l'éclat de l'or y fatiguoit les yeux ; tout étoit riche & recherché, rien n'étoit noble & simple. *Voyez*, me dit la Fée, *ces chefs-d'œuvre de magnificence & de mauvais goût : le luxe insolent de quelques hommes triomphe ici des miseres publiques dont il se nourrit : car la tyrannie*

réunit les extrêmes ; & ſur la tête d'un million d'hommes qu'elle écraſe ; elle éleve le coloſſe monſtrueux de quelques indignes Favoris qui la ſervent.

De ces Palais du faſte nous paſſâmes à celui du Tyran. C'étoit une groſſe tour quarrée, bâtie d'oſſemens humains : on l'appelloit *la Tour maudite* : elle étoit entourée d'un large foſſé & d'un triple mur d'acier, dont les portes ne s'ouvroient preſque jamais : une garde nombreuſe y veilloit jour & nuit avec

des épées nuës : le soupçon y faisoit continuellement sa ronde, & sur ses rapports souvent menteurs, toujours exagérés, une infinité de malheureux étoient chargés de fers, & ensevelis dans de noirs cachots pratiqués sous la Tour. Ces affreux tombeaux des vivans étoient faits avec tel art, que le bruit des chaînes, les cris & les gémissemens des malheureux pussent parvenir sans cesse aux oreilles du Tyran, qu'un doux sommeil n'assoupissoit jamais. La Fée d'un coup

de baguette me rendit invisible, & me transporta dans ce Palais. Le Roi Kesra étoit sur son trône : il étoit pâle & soucieux, ses regards sombres & inquiets annonçoient une ame bourrelée. *Qui seme la crainte, recueille la crainte*, me dit la Fée, *Kesra sait que ses Sujets, ou plutôt ses ennemis, car il n'en a point de plus cruels, ne désirent rien tant que de passer sous une domination étrangére ; en désolant son propre héritage, il s'est mis hors d'état de le défendre, s'il étoit puissam-*

ment attaqué : au-dehors il craint ſes voiſins ; au-dedans il craint ſes Sujets ; le poiſon & le fer ſont toujours préſens à ſes yeux : ce monſtre en horreur à lui-même, éprouve tous les maux qu'il fait ſouffrir aux autres ; mais regardez, ajouta-t'elle, *& voyez quel eſt le bonheur des Tyrans.* En diſant ces mots la Fée toucha Keſra de ſa baguette, les vêtemens du Tyran tomberent: je vis ſon corps enlacé de ſerpens qui dévoroient ſes entrailles. Les courtiſans qui l'environnoient célébroient cepen-

dant ſon bonheur & celui de ſes peuples ; ils ventoient ſa clémence ; ils élevoient ſes rares qualités juſqu'au ciel : *Ne ſoyez point étonné de toutes ces flatteries*, me diſoit la Fée, *la crainte en eſt plus prodigue que l'amour : c'eſt de la bouche du peuple que doit ſortir l'éloge d'un Roi ; & ce Sultan des Indes qui mérita d'être appellé par ſes Sujets* le Bien-aimé, *fut mieux loué par ce ſurnom, qu'il n'eût pû l'être par toutes les exagérations de l'éloquence & de la poéſie.*

Au ſortir des Etats du

Roi *Kesra*, nous entrâmes dans ceux du Roi *Mobarec*, surnommé *le Superstitieux*. Ce Prince, naturellement assez bon, mais vieux & foible, rendoit ses Sujets presque aussi misérables que ceux de Kesra, non qu'il les surchargeât d'impôts, mais il leur défendoit de penser : il y avoit des peines très-rigoureuses contre ceux qui osoient avoir le sens commun. Une Fée puissante gouvernoit sa pieuse imbécillité : le palais de cette Fée ressembloit à un temple. Là sur de vastes

enclumes qui avoient la forme d'autels, elle forgeoit tantôt de lourdes chaînes pour la tyrannie, tantôt de petits ſtilets qu'elle aiguiſoit à plaiſir, & qu'elle cachoit dans ſon ſein, après en avoir trempé la pointe dans un vaſe d'eau du Gange. Son palais étoit ſitué entre deux tours : d'un côté étoit celle de l'Ambition, bâtie ſur des ruines, élevée juſqu'aux nuës, & pendant en précipice ſur un abîme ; de l'autre étoit celle de la Vengeance, qui s'élevoit du mi-

lieu d'un lac de ſang, ſitué entre des montagnes de cendres fumantes : il n'y avoit nulle communication apparente du palais de la Fée avec ces deux tours : à l'entendre elle avoit en horreur les deux monſtres qui les habitoient; mais ma compagne m'apprit que par des ſouterrains la communication étoit bien établie, que la Fée alloit continuellement d'une tour à l'autre; qu'elle ne ſuivoit que les inſpirations de ces deux furies, & qu'elle les produiſoit même ſouvent en public,

blic, mais revêtues de masques sacrés, dont elle avoit un magasin complet. Un monstre encapuchonné étoit l'exécuteur de ses pieuses barbaries, & la servoit avec des yeux saintement égarés; je vis ce monstre sortir d'un temple, portant d'une main un flambeau pris sur l'autel, & traînant de l'autre des malheureux chargés de fers. Il les attachoit au poteau d'un bucher, lorsque m'avançant vers lui saisi d'horreur & de compassion, je lui demandai quel étoit leur crime?

Il me répondit que *c'étoient des impies qui ne croyoient pas les neuf (a) Incarnations de Visnou.* *Hé bien,* lui dis-je, *ce sont des aveugles qu'il faut plaindre, si on ne peut les éclairer : il faut venger Visnou,* me répartit le Monstre, *il y va de sa gloire.* *Quoi donc,* répliquai-je, *un atôme peut-il offusquer l'éclat du soleil ? La gloire de Visnou repose dans un sanctuaire inaccessible aux mortels :*

(*a*) Suivant le Pere *Roa*, Jésuite Allemand, les Indiens ont une *Trinité, dont la seconde Personne s'est incarnée neuf fois.* Voyez les Mem. de Bernier, p. 84.

votre zéle l'outrage. Vous ne verrez dans aucun endroit du VEDAM *qu'il vous ordonne de le venger; mais il n'y en a point où il ne vous recommande la charité; sa loi est une loi d'amour, vous en faites une loi de sang:* à ces mots le monstre & les assistans me regardant de travers, crierent à l'impie; & on auroit bien pû me brûler moi-même pour la gloire de Visnou, si ma compagne ne m'eût subitement dérobé à tous les yeux. Nous ne pûmes si promptement nous éloigner, que je

ne visse la flamme du bucher, & que je n'entendisse les cris des misérables que le feu consumoit ; mon cœur en étoit percé, & je précipitai mes pas. *Je vois avec plaisir,* me disoit la Fée du Malheur, *l'horreur & la pitié qui vous ont saisi ; vous ne pouvez trop détester la superstition ; elle est aveugle & barbare ; mais aimez la Religion qui est douce, éclairée, charitable; écoutez les Prêtres de Visnou, & croyez-les inspirés par lui toutes les fois qu'ils vous exhorteront à la bienfaisance & à la douceur ;*

croyez que c'est le fanatisme, l'intérêt ou la vengeance qui les anime, s'ils vous conseillent la violence & la cruauté.

Les Etats du Roi Mobarec confinent à ceux de la Reine *Gulnare* : ce nom en langue du pays signifie *levres de sucre*. Je respirai en y entrant un air de volupté qui portoit dans l'ame une impression efféminée de plaisir & de molesse. La campagne y ressembloit à un beau jardin, on y trouvoit partout de l'ombrage & des fleurs, les plaines en

étoient émaillées, les arbres en étoient couverts, mais ces fleurs ne portoient point de fruits : une infinité de ruiſſeaux clairs comme le criſtal, couloient ſur un ſable d'or leurs ondes argentées : l'eau en étoit délicieuſe au goût, mais l'yvreſſe en étoit très-dangereuſe ; elle changeoit les hommes en pourceaux : j'en vis des troupeaux innombrables. La Fée du Malheur me dit que la *Fée Lumineuſe* pouvoit ſeule leur rendre leur premiere forme, mais qu'il n'y en avoit

qu'un très-petit nombre, qui, frappés de ses charmes, eussent le courage de la suivre, & de franchir par un sentier rude & plein de précipices la montagne escarpée, au sommet de laquelle est son brillant séjour; que la plûpart aimoient mieux rester pourceaux toute leur vie que de redevenir hommes, & même héros à ce prix. *Hatez-vous*, ajouta-t'elle, *de traverser ce pays où il est dangereux de s'arrêter, & ne comptez plus que sur vous-même.* La Fée du Malheur disparut à ces mots;

mes yeux la cherchoient encore, lorſque je vis s'avancer vers moi une troupe de Nimphes charmantes. Elles me mirent au milieu d'elles; & en formant des danſes autour de moi, elles m'enchaînerent avec des roſes. Je riois de leur badinage, & les laiſſant faire, je croyois pouvoir rompre ſans peine des liens de fleurs, mais je fus bien étonné d'y faire des efforts inutiles. Alors prenant chacune differens bouts de la chaîne, elles me conduiſirent vers un Palais ſuperbe : je traverſai
plusieurs

plusieurs appartemens ornés avec un goût exquis, mais qui n'étoient rien au prix d'un dernier qu'on appelloit le Salon de la volupté : Plusieurs Cassolettes y répandoient une odeur délicieuse ; Glaces, Peintures, Sophas, tout ce qui peut servir à la volupté, tout ce qui peut l'inspirer étoit dans ce Salon ; mais ce qui attira bientôt tous mes regards, ce fut la Reine Gulnare, couchée sur un lit de roses dans un deshabillé de la même couleur, mais plus tendre. L'air de langueur

étoit répandu ſur toute ſa perſonne, je crus voir à côté d'elle ſur le même lit la volupté & le deſir : elle tourna ſur moi de grands yeux bleus. Approchez, Mirza, me dit-elle, avec un ſon de voix qui troubla mes ſens, approchez & connoiſſez, du moins, ce que vous voulez fuir : je vous aime ; venez apprendre dans mes bras le prix de la vie. C'eſt ſur ce lit de roſes qu'eſt le trône du bonheur, venez le partager avec moi, & conſacrer au plaiſir les courts inſtans qui

ſont faits pour lui. Elle accompagna ces mots d'un regard ſi paſſionné, que tout mon ſang s'allumant pour elle, j'allois me précipiter dans ſes bras, lorſqu'un éclat extraordinaire remplit tout d'un coup le ſalon; tous les charmes de la Reine en furent ternis; au lieu de la volupté & du deſir, je ne vis plus à côté d'elle que le dégoût : alors je rompis mes liens ſans peine, & je ſortis du Palais : jeſçûs que c'étoit *la Fée Lumineuſe* qui venoit de paſſer, & je vis encore la trace brillante

qu'elle avoit laiſſée après elle. Je marchai de ce côté, j'arrivai à Lahor, j'appris qu'on avoit la guerre avec le Candahar, & j'offris mes ſervices à Motaſſem, qui avoit alors le commandement : vous ſçavez, mon Pere, ce qui m'eſt arrivé depuis, & le bonheur que j'ai eu de m'inſtruire ſous vous, & d'être le témoin de vos grandes actions.

Mirza ayant ceſſé de parler, Bouſangir après avoir relevé ce qu'il y avoit de trop modeſte dans la fin de ſon récit : *Mon fils*, lui dit,

il, je ne doute pas que votre naiſſance ne ſoit illuſtre, mais quand vous n'auriez d'autre nobleſſe que celle de vos actions, elle eſt ſans doute fort ſupérieure à celle du ſang : un grand homme eſt bien plus rare que ce qu'on appelle un Grand. Celui-ci n'eſt trop ſouvent que le fardeau de l'Etat ; l'autre en eſt la reſſource & l'appui. Je me ſuis apperçu que vous aimez ma fille, je lui ordonne de vous regarder déſormais comme un homme qui doit être ſon époux : vous m'avez ſauvé la vie, & vous êtes trop aimable pour que

Fatmé ne ſe charge pas avec plaiſir du ſoin de ma reconnoiſſance. A ces mots une rougeur charmante couvrit les belles joues de Fatmé ; Mirza ſe jetta aux pieds de Bouſangir avec un tranſport qui ne lui permettoit pas de parler ; Bouſangir le releva, l'embraſſa & ſortit : nous ne rendrons point compte de la converſation qu'eurent enſemble les deux Amans ; que ceux qui ont aimé ſe mettent à leur place, ils ſentiront ce que nous ne pourrions qu'imparfaitement exprimer ; mais tandis

que Mirza & Fatmé ſe livrent au plus doux eſpoir; le ſort jaloux prépare à leur amour une cruelle traverſe.

CHAPITRE VII.

Qualité dont le fils du Sultan avoit été doué par une Fée. Propoſition qu'il fait à Mirza.

NOus avons dit qu'il étoit né un fils à Mahmoud, mais nous n'avons pas dit qu'au moment de ſa naiſſance, une Fée paſ-

ſa, & que voulant connoître l'eſprit de cette Cour, elle déclara qu'elle doueroit le jeune Prince de toutes les qualités que la Cour lui ſouhaiteroit : *Qu'il ſoit beau, bien fait & vigoureux*, s'écrierent toutes les femmes ! *Qu'il ait le génie de ſon Pere*, dirent ceux qui eſpéroient avoir part un jour au maniment des affaires ! *Qu'il ſoit prodigue*, s'écrioient les Courtiſans ! *Qu'il ſoit crédule & fanatique*, diſoient dans un coin une cabale de dévots ! Aucun homme de la Cour ne s'aviſa de lui ſou-

haiter du courage, de l'humanité & de l'esprit. *Je le doue de beauté & de vigueur,* dit la Fée, *quand au reste, pour qu'il soit tel qu'on le desire, je n'ai qu'à vous laisser le choix des Gouverneurs :* elle dit, & passa.

Au sortir des femmes on avoit donné au Prince un Gouverneur; &, comme l'avoit prévû la Fée, on avoit eu grand soin que ce fût le plus sot homme des Indes, d'ailleurs d'une grande maison : le Prince avoit fait sous lui de grands progrès, c'est-à-dire qu'en peu de tems il

étoit devenu presqu'aussi sot que son Gouverneur : on ne l'entretenoit que de la grandeur de sa naissance & des prérogatives de son rang: on ne lui parloit que des respects qui lui étoient dûs ; chacun fortifioit en lui cette pente trop naturelle qu'ont les Princes à la hauteur & à l'orgueil. Tout ce qui l'environnoit lui disoit sans cesse ce qu'il étoit, personne ne lui disoit ce qu'il devoit être. Disoit-il une sottise ? Faisoit-il une impertinence ? *Karamat ! Karamat !* s'écrioit une foule de

corrupteurs qui, chargés de l'inſtruire, ne cherchoient qu'à lui plaire.

Lorſque la paix ſe fit avec le Candahar, Noureddin (c'eſt ainſi qu'on nommoit le Prince) avoit environ 17 ans, & c'étoit le plus beau Prince de l'Univers : quant à l'autre don qu'il avoit reçu de la Fée, on ne faiſoit encore que le ſoupçonner : on prétend que ſa bonne Maman auroit bien ſçû qu'en dire, ſi elle n'eût gardé pour elle ſes lumieres : c'étoit une arriere-petite-fille de *Criſtalline la*

Curieuſe, mais de ce côté, toutes les femmes de la Cour étoient ſes parentes : elles le prouverent bien dans cette occaſion, & comme elles étoient connoiſſeuſes, la réputation du Prince fut bientôt faite : il avoit néanmoins tous les jours quelque incrédule à perſuader ; on ne vouloit pas croire pour avoir le plaiſir d'être convaincu, & il faut avouer que le Prince ſe prêtoit de la meilleure grace à lever juſqu'aux ſcrupules ; on penſe bien que les femmes le trouvoient char-

mant ; & même quoiqu'il fût ſot au point d'en gâter le plus beau viſage, elles ſoutenoient qu'il avoit beaucoup d'eſprit, ſurtout dans le particulier. Il eſt vrai qu'il ne leur laiſſoit guéres le tems de s'appercevoir qu'il en manquât.

Comme ſans ceſſe on prévenoit ſes deſirs, il ſurpaſſa bientôt en fatuité tous ceux qu'il paſſoit en naiſſance, & ce n'étoit pas peu dans une Cour où les grands hommes en ce genre étoient tout-à-fait communs. Il fut ſurpris que Fatmé ne mon-

trât ni attention pour ses charmes, ni curiosité pour ce qui piquoit celle de toutes les autres; sa vanité blessée lui tint lieu d'amour, car il étoit incapable d'aimer ; il ne connoissoit que ses desirs, & dans la femme la plus aimable & la plus spirituelle, il ne voyoit que son sexe. Quelle que fût sa présomption, l'air de Fatmé lui en imposoit malgré lui-même; & n'osant parler, il jetta les yeux sur Mirza, & lui proposa d'être auprès de Fatmé l'interprête de ses sentimens.

On juge aisément quel dût être l'étonnement & la douleur de Mirza : néanmoins faisant effort sur lui-même : *Seigneur*, dit-il au Prince, *espérez-vous que le Sultan votre Pere consente à un himen.... Qui te parle d'épouser*, interrompit Noureddin. *Seigneur*, repartit Mirza, *j'aurois cru que la vertu de Fatmé.... Bon sa vertu*, répliqua le Prince, *la vertu des femmes ! On sçait bien qu'elles en ont, & j'en fais grand cas, mais toutes celles que j'ai aimées, étoient très-vertueuses, à ce qu'elles*

m'ont dit, & je n'en ai, cependant épouſée aucune. Seigneur, je doute que Fatmé leur reſſemble.... Mon pauvre ami, elle a plus de beauté, voilà toute la différence. Mirza bleſſé dans ce qu'il aimoit, eut peine à retenir ſon indignation, mais il remercia le Prince de l'emploi qu'il vouloit lui donner, & le pria très-humblement d'en honorer quelqu'autre.

CHAPITRE

CHAPITRE VIII.

Déclaration du Prince : Les ſuites qu'elle eut.

NOURREDDIN fut vivement bleſſé du refus de Mirza ; l'orgueil du Prince & la baſſeſſe des Courtiſans, lui avoient perſuadé que l'honneur de le ſervir, annobliſſoit le ſervice quel qu'il fût. Cependant il donna un bal à toute la Cour : Fatmé ne put ſe diſpenſer d'en faire l'orne-

ment. Noureddin déguiſé en Aſtrologue, dit la bonne aventure à quelques femmes, s'approcha de Fatmé, & lui demanda ſa main : Fatmé feignant de le méconnoître la lui refuſa, en lui diſant du ton le plus ſérieux, qu'elle n'étoit point curieuſe : Noureddin fut embarraſſé ; il avoit compté que Fatmé lui donneroit ſa main ; cependant après y avoir un peu penſé : *Oh bien*, lui dit-il, avec un tour fin & galant, *vous donnerez votre main, ſi vous voulez, mais vous n'en ſaurez pas*

moins que Noureddin vous aime. Quel présent me ferez-vous pour vous avoir annoncé une si bonne fortune? Cette bonne fortune, répondit Fatmé, *seroit un très-grand malheur: mais de grace n'abusez point du nom de Noureddin, pour continuer un discours qui m'offense, & que sans doute il trouveroit fort mauvais. Et que diriez-vous donc,* repliqua le Prince, en ôtant son masque, *si j'étois moi-même le Prince Noureddin? J'espérerois,* repartit Fatmé, en feignant un grand étonnement, mais avec un air as-

ſez fier, j'eſpérerois qu'en l'aſſurant de tout le reſpect que je dois à ſon rang, il trouveroit bon que je le fiſſe ſouvenir de celui que, tout grand Prince qu'il eſt, il doit lui-même à mon ſexe. Le Prince voulut pourſuivre, mais Fatmé lui oppoſa toujours une fierté ſi froide & ſi reſpectueuſe qu'il la quitta très-mécontent : il réſolut néanmoins de réduire à quelque prix que ce fût cette petite précieuſe, qui, lui diſoit-on, jouoit le Roman, & s'en dédommageoit en particulier avec Mirza.

Comme le pouvoir & l'impunité ſimplifient fort les moyens, le Prince n'eut pas beſoin de rêver beaucoup pour imaginer de faire enlever Fatmé, & aſſaſſiner Mirza; mais Bouſangir qui étoit aimé, fut averti de ce projet, & le fit échouer en ſe retirant avec ſa fille & Mirza dans ſon gouvernement de Caboul, où il n'eut pas été ſûr de lui faire un outrage.

CHAPITRE IX.

Enchanteur du Volcan : Maiſon de la Vieille : Devoir à faire : Promeſſe de l'Enchanteur à Noureddin.

NOUREDDIN voyant ſon coup manqué, prit le parti de recourir à un Enchanteur qui avoit la réputation d'opérer de grands prodiges. Le Lecteur ſe ſouvient du Roi Keſra, ſurnommé le Tyran, dont Mirza a fait mention dans le ré-

cit de ſes voyages. L'Enchanteur étoit fils de ce Roi. Une Fée étoit ſa mere; on l'appelloit l'Enchanteur du Volcan, parce qu'il faiſoit ſa demeure ſur la cime affreuſe d'une montagne près de la bouche d'un volcan. Cette bouche énorme vomiſſoit en mugiſſant des torrens de ſouffre & de bitume enflâmés, qui ſe précipitant avec un bruit horrible, ſillonnoient de jaune le ſommet neigeux (*a*) de

(*a*) Il y a des Volcans conſidérables ſur des montagnes dont les ſommets ſont couverts d'une neige qui ne fond jamais.

la montagne, & portoit au loin la terreur & la désolation. Avant que d'arriver à cette montagne, il falloit traverser un desert; on trouvoit au sortir la maison d'une vieille Fée; c'étoit la mere de l'Enchanteur. Si on lui plaisoit, on en recevoit un anneau qui rendoit l'accès de la montagne facile, suspendoit la fureur du volcan, & faisoit trouver grace devant l'Enchanteur. Noureddin se mit en chemin, traversa le desert, & laissant sa suite à la porte, entra chez la Vieille.

Il

Il trouva la Fée dans un ſalon filant ſur une eſtrade. C'étoit une petite femme courbée ſous le poids d'une boſſe énorme, dont elle paroiſſoit en poſſeſſion depuis plus d'un ſiécle. D'entre ſes épaules ſortoit une tête chauve applatie par les côtés ; nous ne la peindrons pas plus en détail , nous nous contenterons de dire qu'elle joignoit à tous ces charmes une phiſionomie de bonne amitié, & je ne ſais quoi de vif encore dans les yeux qui ſembloit demander ce qu'on n'étoit pas

tenté de lui accorder.

A la vue de Noureddin, elle parut toute réjouie; elle battit des mains; quatre esclaves parurent, prirent le Prince, le porterent dans l'appartement des bains, le baignerent, le froterent, le parfumerent & le ramenerent dans le salon. Alors on mit devant lui une table couverte de mets exquis. Noureddin, qui avoit plus de faim que d'amour, mangea de toutes ses forces sans dire un seul mot, & la Fée qui se réjouissoit du bon appétit du

Prince, gardoit aussi le silence de peur de l'interrompre; mais elle ne détournoit point de lui ses petits yeux brillans, elle se frotoit les mains de joye, & s'agitant sur son siége, ne pouvoit tenir sa bosse en place. Sur la fin du repas elle présenta une grosse truffe au Prince, & le pria de la manger pour l'amour d'elle; on desservit enfin. Alors la Vieille rompant le silence: *Prince*, dit-elle, *je sçais ce qui vous amene; l'amour vous fait recourir à l'art de* CHARMANT.... *Qui*

est ce Charmant, interrompit le Prince ? *Eh qui seroit-ce*, reprit la Vieille, *que mon fils l'Enchanteur du Volcan ? Je ne sçavois pas qu'il eût ce nom*, dit Noureddin, *mais je sçais qu'il faut un anneau.... Oüi-da, mon beau Prince*, interrompant la Vieille, en passant la main sous le menton de Noureddin, *vous aurez l'anneau, il est tout prêt*, MAIS FAITES VOTRE DEVOIR. *Ma bonne mere*, repartit Noureddin, *je ne vous entends pas : A votre âge*, répliqua la Vieille, *on doit avoir plus de pénétra-*

tion, mais les hommes de ce siécle en ont peu; j'ai vu un tems qu'ils me devinoient; tout dégénere; ne laissez pas cependant de FAIRE VOTRE DEVOIR*: Mais*, dit le Prince, qui comprit alors ce dont il s'agissoit, *vous êtes bien vieille.... Et vous bien jeune*, répondit-elle, *pour être si peu galant: croyez-vous que ce n'est que pour le plaisir de régaler les passans & de leur faire manger mes truffes que je me suis placée au sortir d'un desert? Tout le monde connoît la maison de la Vieille, on sçait qu'avec*

son anneau on est bien reçu de CHARMANT , *mais qu'il faut* FAIRE SON DEVOIR, *allons faites le vôtre.* Il fallut en passer par-là ; Noureddin *fit son devoir* ; & bien lui prit d'avoir été doué comme il l'étoit.

Muni de l'anneau qu'il avoit si bien gagné, il parvint sans obstacle au haut de la montagne. Il y trouva un vilain Negre prêt à s'élancer dans les airs, sur un gros crapaut noir, qui avoit des aîles. C'étoit le bel Adonis auquel sa mere avoit donné le nom de *Charmant* : le

Prince qui ne le voyoit point avec les yeux d'une mere, avoit trop peu d'esprit pour se douter que ce pût être là *Charmant;* mais le Negre s'avançant vers lui & prenant l'anneau avec un sourire hideux : *Je suis bon fils*, lui dit-il, *ma belle Maman a été contente de toi, & je te servirai; retourne en ton Palais, je vais faire un tour dans mon Harem de la Chine, car je tiens de ma belle Maman, je suis tendre, & j'ai un Harem dans les différentes parties du monde, où je suis adoré des plus belles*

femmes ; mais ſçais-tu pourquoi elles m'aiment ſi fort ? Ma foi non , diſoit le Prince en lui-même : *Tu crois ,* continua l'affreux Charmant , *que c'eſt parce que je ſuis aimable ; bagatelle , mon ami ; je les roue de coups , voilà pourquoi elles m'adorent : rien n'eſt ſi bon pour être aimé des femmes , mais il faut que le dédommagement ſoit au bout. Adieu : repaſſe par la maiſon de ma belle Maman , fais ton devoir , & tu me reverras bientôt :* à ces mots , fendant l'air avec une vîteſſe extrême , il diſparut aux yeux du Prince.

Noureddin defcendit la montagne, repaffa par la maifon de la Vieille, en fut reçu mieux qu'il n'eût défiré, fit encore fon devoir, rejoignit fa fuite & retourna dans fon Palais.



CHAPITRE X.

Apparition de la Fée du Malheur à Mirza. Elle lui découvre le Sang dont il est né; Parti qu'il prend en conséquence. Songe de Fatmé.

TANDIS que Noureddin avoit fait ce voyage, il s'étoit passé à Caboul des choses importantes : la Fée du Malheur avoit apparu à Mirza & lui avoit tenu ce discours : *Mirza, vous êtes fils d'Ogoulkan, dont l'usurpateur Mahmoud occupe au-*

jourd'hui le Trône ; je vous ai caché jusqu'ici votre naissance afin de vous en rendre digne : j'ai voulu que vous fussiez homme avant de sçavoir que vous étiez Prince ; mais en connoissant l'auteur de vos jours, apprenez en peu de mots son histoire, & qu'elle vous serve de leçon.

J'avois été l'amie d'Ogoulkan, il m'étoit redevable de plusieurs grandes qualités ; mais tranquille sur le Trône, après de trop courtes traverses, le Génie de l'Orgueil & la Fée de la Molesse me firent bientôt

oublier, il ne prit plus conseil que d'eux, ils ont été la cause de sa perte : les plaisirs le dégouterent des affaires, le timon de l'Etat lui parut trop pesant, il le mit entre les mains de Zenghi son premier Eunuque. Il faut rendre justice à Zenghi ; grand homme d'Etat & grand Capitaine, il avoit rendu des services signalés à Ogoulkan, & il eut continué de lui en rendre de fidéles, si votre Pere ne lui eût fait le plus cruel des outrages. Zenghi, quoiqu'Eunuque, étoit marié à une

très-belle femme ; il l'aimoit passionément & en étoit jaloux à la fureur, jaloux comme d'un bien dont la jouissance ne diminuoit point le prix, à qui au contraire les désirs de Zenghi toujours irrités & jamais satisfaits, prêtoient sans cesse de nouveaux charmes, & qu'il craignoit d'autant plus de perdre, qu'il se sentoit moins digne de le posséder.

Ogoulkan entendit vanter la beauté de Zulime (c'étoit le nom de la femme de Zenghi) il voulut la voir, elle lui plût : cette femme à

qui Zenghi n'avoit fait connoître que le désespoir de l'amour, curieuse d'en connoître les transports, n'opposa point de résistance aux désirs de son maître, & Ogoulkan la fit passer dans son Harem, sans considérer ni ce qu'il devoit à son Ministre, ni ce qu'il avoit à craindre de son ressentiment. Zenghi outragé dissimula, forma un parti, se mit à la tête, força le Palais d'Ogoulkan, poignarda votre pere & Zulime dans les bras l'un de l'autre, & élevant sur le Trône un illustre Im-

bécille, donna le nom de Roi à Mahmoud, & fut en effet Roi lui-même : tous les Princes de votre Maiſon furent égorgés, & vous l'auriez été vous-même, ſi vous enlevant dans le berceau, je ne vous euſſe tranſporté dans mon Iſle : j'y ai donné tous mes ſoins à votre éducation ; il eſt tems de faire voir que vous en avez profité : Bouſangir vous aime, il eſt conſidéré des troupes, faites-lui connoître votre naiſſance : une roſe bien marquée que vous avez ſur le bras droit, & que tout le

Royaume sçait que vous avez apporté en naissant, ne lui permettra pas de vous méconnoître : joignez-y ce billet de ma main. Adieu, Prince, point de remercîment pour le passé ; & quant à l'avenir, ne comptez plus que sur votre courage, j'ai fait ce qui dépendoit de moi & je vous abandonne à vous-même. Mirza plein d'une vive reconnoissance, se précipitoit aux pieds de la Fée, lorsqu'elle disparut : son premier mouvement avoit été pour elle, le second fut pour Fatmé. Il courut

rut d'abord la chercher : avec quelle joye il lui fit part de ce qu'il venoit d'apprendre ! Non qu'un Trône fut capable de l'éblouïr, il ne sentoit que le plaisir d'y élever Fatmé. Cette nouvelle n'ajouta rien aux sentimens qu'elle avoit pour lui. *Votre cœur*, dit-elle à Mirza, *voilà mon Trône ; avec vous dans un desert je serois la Reine du monde, mais vos vertus sont faites pour un plus grand théâtre ; ce n'est pas pour le bonheur de la seule Fatmé que vous devez vivre, & je voudrois, pour le*

bien des hommes, que l'Univers fut votre Empire.

Mirza fut enſuite trouver Bouſangir : il lui fit voir la roſe qu'il avoit au bras droit, & lui préſenta le billet de la Fée : Bouſangir voulut ſe jetter à ſes pieds ; Mirza le prévint & l'embraſſa en le priant de vouloir bien être toujours ſon pere. En peu de tems Bouſangir eut formé un parti : pluſieurs Chefs conſidérables y entrerent avec les troupes qu'ils commandoient : Caboul fut le lieu du rendez-vous. Quand el-

les furent assemblées, on leur découvrit la naissance de Mirza; elles furent charmées de trouver leur véritable maître dans un Héros dont l'humanité égaloit la valeur, & ce fut avec les marques de la plus grande joye qu'elles le proclamerent Sultan.

Bousangir jugeant qu'il falloit profiter de cette ardeur, publia un manifeste, après quoi Mirza & lui se disposerent à marcher droit à la Capitale.

La veille du départ, Mirza cherchant Fatmé pour

lui faire ſes adieux, deſcendit dans le jardin, & ſe rendit par un berceau de myrthe, à un cabinet de jaſmin & de chevrefeuille où on lui dit qu'elle étoit entrée. Le premier objet qui l'y frappa, ce fut Fatmé dormant ſur un lit de gaſon : ſa tête étoit appuyée ſur une de ſes mains, l'autre étoit mollement étendue ſur ſa cuiſſe : ſa robe négligemment retrouſſée laiſſoit voir le plus joli pied du monde : pluſieurs boucles de cheveux, d'un noir luſtré, tomboient ſur ſon ſein

à demi-découvert, dont elles relevoient la blancheur. Ses beaux yeux étoient fermés, mais ſes joues étoient animées du plus vif incarnat, & quelques larmes qu'on y voyoit, reſſembloient à des goutes de roſée ſur des feuilles de roſes. Qu'elle parut belle à Mirza! Que ſes yeux s'attacherent amoureuſement ſur elle! Avec quelle ardeur.... s'il eût oſé; mais quand on aime à l'excès, on craint à l'excès d'offenſer ce qu'on aime: cependant, emporté par ſon tranſport, il alloit

coller ses levres sur celles de Fatmé, lorsqu'il s'apperçut que de nouvelles larmes perçoient en abondance à travers ses longues paupieres, que la vivacité de ses couleurs, & le mouvement précipité de son sein, marquoient une agitation cruelle : en ce moment Fatmé s'éveilla en faisant un grand cri, & regardant Mirza avec un air tout troublé, elle se frotoit les yeux comme pour s'assurer si son rêve ne duroit pas encore. *Ah Mirza*, dit-elle enfin, *quel songe je viens de faire ! Puisse*

Vifnou détourner ce préfage ! Hélas ! Je fongeois qu'après une longue féparation vous m'étiez rendu, mais qu'un barbare vous préfentoit un poignard pour m'égorger, que fur votre refus il nous avoit livré tous deux à un monftre étique, dont le feul regard étoit dévorant : l'horreur qu'il m'a faite en s'approchant m'a reveillé. Puiffe encore un coup ce préfage être vain ! Mais depuis quelque tems je fais les fonges les plus affreux, de noirs preffentimens s'emparent de moi, & je ne vous vois partir qu'avec la plus vive douleur : Belle

Fatmé, lui dit Mirza, *vous craignez parce que vous aimez; voilà ce qui produit les ſonges fâcheux qui vous allarment; eh quel plus heureux augure pour moi que d'être aimé de vous?* Il lui dit encore beaucoup de choſes pour diſſiper l'impreſſion du rêve qu'elle avoit fait, mais il ne put entierement l'effacer, & il laiſſa Fatmé dans une triſteſſe dont il ne pût s'empêcher d'éprouver lui-même une partie.

CHAPITRE XI.

Mirza & Bousangir marchent vers la Capitale : L'Enchanteur du Volcan vient trouver Noureddin : Bataille.

LE lendemain Mirza & Bousangir se mirent à la tête de leurs troupes. La nouvelle de leur marche arrivoit à Lahor, lorsque Noureddin y rentroit, plein des espérances que lui avoit données l'Enchanteur du

Volcan. La consternation fut extrême : on avoit bien une armée à opposer aux Rebelles ; (c'est ainsi qu'on nommoit Mirza & Bousangir) mais on n'avoit point de Général : tous ces Merveilleux de la Cour, qui, dans un souper, savoient si bien tourner en ridicule les gens de mérite, n'entendoient rien à les combattre, bien moins encore à les vaincre : on tira de l'obscurité l'Officier qui passoit pour le plus capable, (car dans les périls pressans la faveur se tait) & on le nom-

ma Général ſous les ordres de Noureddin. Les deux armées furent bientôt en préſence. Mirza voulant épargner le ſang, fit propoſer à Noureddin de vuider leur différend par un combat particulier; Noureddin qui n'aimoit point à ſe battre, mit la hauteur à la place du courage, & répondit qu'il ne ſe commettoit point contre un avanturier : cependant par le conſeil de l'Enchanteur, qui vint ſe rendre auprès de lui, il corrompit à force d'argent un des principaux Chefs de

l'armée de Mirza. La bataille se donna peu de tems après : Mirza étoit sur le point de la gagner, lorsque le Chef qui le trahissoit, attaqua les troupes qu'il devoit soutenir ; elles furent ébranlées, & au même moment l'Enchanteur de sa baguette noire frappa trois fois la terre : aussitôt il en sortit une sombre & épaisse vapeur, du milieu de laquelle les Soldats de Mirza virent s'élever un Spectre épouvantable : sur son front étoit écrit *la Terreur* ; il croissoit d'instant en instant,

& bientôt paroiſſant à leurs yeux comme une tour, les bataillons entiers tournerent le dos en ſe précipitant les uns ſur les autres : Bouſangir & Mirza firent de vains efforts pour arrêter leur fuite, le premier tomba percé de coups aux pieds de Mirza ; celui-ci alloit ſe jetter en déſeſpéré au milieu des bataillons ennemis, mais une main inviſible détourna ſon cheval, qui l'emporta malgré lui hors de la mêlée.

Noureddin fit paſſer au fil de l'épée tous les priſon-

niers ; il vola ensuite vers Caboul, où le désir d'avoir Fatmé en sa puissance l'attiroit : il ne l'y trouva plus, & il eut cru avoir perdu le plus doux fruit de sa victoire, si l'Enchanteur ne lui eût promis son assistance : *Une Fée, lui dit-il, protege Fatmé, & je ne puis rien sur elle, si je n'ai quelque chose qui ait servi à la vêtir, & si ce n'est elle-même qui me le donne de son plein gré, mais tous mes prestiges seront vains ou je sçaurai l'y engager :* il dit & disparut.

CHAPITRE XII.

Ce qu'étoit devenue Fatmé.

FATMÉ ſur les nouvelles de la perte de la bataille & de l'arrivée de Noureddin à Caboul, s'étoit hâtée d'en ſortir : elle avoit fui toute ſeule, & étoit entrée dans une grande forêt. Elle y marcha long-tems agitée de mille craintes, & ſans ſavoir quelle route tenir ; enfin accablée de laſſitude, elle

ſe laiſſa tomber au pied d'un Ciprés. Alors elle ſe repréſenta vivement toute l'horreur de ſa ſituation : ſeule dans une forêt qu'alloit - elle devenir ? Elle craignoit la rencontre des bêtes féroces ; celle des hommes lui paroiſſoit plus à craindre encore ; déja la nuit commençoit à noircir la ſombre épaiſſeur des bois ; une vague impreſſion de terreur acheva de troubler ſon imagination ; elle ſe livroit aux idées les plus funeſtes, lorſqu'un Monſtre à forme humaine ſe préſen-

ta devant elle : des ſerpens ceignoient ſa tête, & ombrageoient ſon viſage ; ſes yeux creux & ſombres ſembloient bleſſés du foible jour qui luiſoit encore ; ſes noirs ſourcils, horriblement froncés, annonçoient une fureur morne ; ſes jouës pâles & tremblantes étoient couvertes de tâches noires & livides ; tous ſes traits étoient bouleverſés, tous ſes mouvemens convulſifs : Fatmé détourna de lui la vuë avec horreur ; mais de quelque côté qu'elle tournât les yeux, elle voyoit

toujours le Monſtre portant ſur elle un regard ſombre & fixe. *Pourquoi cherches-tu à m'éviter,* lui dit-il d'une voix rauque & entrecoupée, *tes malheurs ſont ſans reſſource, & je viens les finir:* en diſant ces mots il ſoufla ſur elle : dans ce moment la vie fut odieuſe à Fatmé ; elle eut horreur de ſon exiſtence, & le Monſtre lui parut moins affreux : *donne-moi ta ceinture,* continua-t-il, *j'en vais faire l'inſtrument heureux de ta délivrance, un moment de courage te garantira d'un ſiécle de*

malheur. Déja Fatmé détachoit ſa ceinture : le Monſtre, qui n'étoit autre que l'Enchanteur, ſous la forme du déſepoir, avançoit la main pour s'en ſaiſir. Fatmé alloit tomber en ſon pouvoir, lorſqu'elle vit paroître un enfant d'une beauté éclatante. Sa phiſionomie reſſembloit à celle de Mirza. Le Monſtre s'enfuit à ſa vuë : *Belle Fatmé*, lui dit l'enfant aîlé, *quelle fureur s'empare de vous ? Voulez-vous renoncer au bonheur que je vous prépare ? Avez-vous oublié que Mirza vous*

adore? Il n'a point péri; vos malheurs finiront; vous le reverrez, & un jour unis ensemble, vous jouirez d'un ſort digne d'envie. En diſant ces mots il ſecoua un flambeau qu'il tenoit de la main droite, & mit de l'autre un anneau à un doigt de Fatmé, en l'avertiſſant que cet anneau la rendroit inviſible, & la garantiroit de tout enchantement. Nous verrons dans la ſuite l'uſage qu'en fit Fatmé; il faut retourner à Mirza, que ſon cheval emporte malgré lui.

CHAPITRE XIII.

Ce que devint Mirza.

APRÈS avoir longtems couru, Mirza alloit entrer dans une gorge de montagne, lorſque ſon cheval manqua ſous lui : à peine il s'étoit dégagé des étriers, qu'il vit un cavalier ennemi qui n'avoit ceſſé de le ſuivre, attiré par l'appas d'une priſe ſi conſidérable. Le cavalier fondit ſur lui le ſabre haut, en lui criant de

ſe rendre; Mirza ſe met en défenſe, & évitant le choc du cheval par un mouvement de côté, hauſſa le bras, & plongea ſon épée dans le flanc du cavalier, qui, après avoir chancelé quelques momens ſur la ſelle, tomba ſans vie aux pieds du Prince. Mirza quittant alors ſon habit & ſes armes, qui étoient ſanglantes & briſées, ſe couvrit de l'habit du ſoldat, & ſuivit le pied de la montagne: il marcha long-tems entre des précipices & une longue chaine de rochers,

dont les maſſes énormes jettées au hazard, & en quelques endroits entaſſées les unes ſur les autres, ſembloient menacer le ciel d'une nouvelle eſcalade ; enfin il s'arrêta dans un petit vallon que formoit un enfoncement entre ces rochers : l'eau d'une ſource qui en ſortoit le déſaltéra ; il ſe nourrit des fruits d'un battier ſauvage, & s'aſſit au pied. C'eſt alors que rendu à lui-même (car dans le tumulte de l'action, l'ame diſtraite par mille objets, n'a que des mouvemens ra-

pides, & pour ſentir trop de choſes, n'en ſent aucune bien diſtinctement) c'eſt alors que rendu à lui-même il ne put ſe repréſenter ſans horreur ce champ de bataille, qu'il laiſſoit couvert de tant de braves gens morts pour ſa querelle. La perte de Bouſangir lui déchiroit le cœur. Il paſſa la nuit dans ce vallon, couché ſur un lit de douleur, ſe roulant par terre, & croyant voir ſans ceſſe l'ombre pâle & ſanglante de ſon ami. *Pardonnes, chere Ombre,* diſoit-il

ſoit-il en fondant en larmes, *pardonnes Bouſangir, ſi je vis encore, c'eſt pour te venger.* A ſa douleur ſe joignoit une vive inquiétude ſur le ſort de Fatmé. Il erra deux jours dans ces montagnes, les faiſant retentir de ſes plaintes, & ne ſe nourriſſant que de fruits ſauvages.

Au commencement du troiſiéme il ſe trouva vis-à-vis d'un palais brillant. Le Prince approcha, & lût ſur le frontiſpice en gros caractére de diamant : *Palais de*

l'Espérance. Il avoit été bâti par la Fée de l'Imagination; on y étoit introduit par le Génie du Désir : on y attendoit tous les jours l'Amour & la Fidélité pour les marier ensemble : le Prince, après avoir traversé plusieurs cours, entra par un vestibule de marbre verd, dans un salon tout couvert de glaces de diamant encadrées dans des bordures d'émeraude : il y avoit au milieu un trône de même matiére, sur lequel une jeune Fée étoit assise. Au lieu

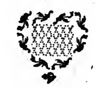
d'une baguette elle tenoit dans ſa main une ancre d'or : ſa phiſionomie étoit ouverte & prévenante; rien n'étoit ſi engageant que ſon air ; rien de ſi flatteur que ſon ſouris : ſes yeux vifs & perçans n'étoient arrêtés par aucun obſtacle : la magie de ſon regard, dont elle ignoroit le pouvoir, rapprochoit d'elle les objets éloignés, & les revêtoit des formes & des couleurs les plus agréables : à ſa préſence les ſoucis & les chagrins diſparoiſſoient

comme les oiſeaux de la nuit au lever du ſoleil : ſon trône étoit entouré d'une foule d'enfans d'une beauté céleſte ; ils avoient des aîles blanches dorées aux extrêmités , & portoient dans leurs mains des phioles de diamant, pleines d'une liqueur ſouveraine pour tous les maux. Un d'eux verſa de cette liqueur au Prince dans une coupe faite d'un ſeul rubis : tout le ſalon en fût embaumé : le Prince but : auſſi-tôt la Fée lui dit de jetter les yeux

ſur la glace la plus prochaine. Il y porta ſes regards, & vit très-diſtinctement, quoique dans un lointain, le trône de Labor. Fatmé y étoit aſſiſe avec lui, & tous deux recevoient l'hommage des Grands & du peuple. En ce moment tout diſparut, le ſalon, le trône & la Fée : le Prince ſe trouva au pied d'un arbre, & crut s'éveiller d'un ſonge; il ſe ſentit néanmoins fortifié. Plein de courage & de confiance, il ſe remit en marche; & après bien des

avantures & des périls, il se retrouva à l'Isle des Amis, chez la Fée du malheur.

Fin de la premiére Partie.



MIRZA
ET
FATMÉ,
CONTE INDIEN.
SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.
Embarquement de Mirza.

MIRZA fut très-bien reçu de la Fée du Malheur, qui le combla de joie en lui présentant

Bousangir. Un de ses esclaves l'avoit enlevé la nuit du champ de bataille ; ses blessures ne s'étoient pas trouvées mortelles, & dès qu'elles avoient été guéries, il s'étoit rendu dans l'Isle des Amis, où il espéroit trouver le Prince, ou du moins avoir de ses nouvelles. Après que Mirza l'eût tenu long-tems étroitement embrassé, il chercha des yeux Fatmé ; mais il apprit avec une grande douleur que Bousangir n'étoit pas instruit de son sort ; qu'il avoit fait de vaines

perquisition

perquisitions, & que tout ce qu'il savoit, c'est qu'elle n'étoit pas au pouvoir de Noureddin. *Mon fils*, lui dit la Fée, *vous la retrouverez, mais je ne puis vous dire si ce sera pour son bonheur & pour le vôtre. Quant à-présent ce n'est point l'amour qui doit vous occuper, il ne faut songer qu'à réparer votre défaite : c'est à votre courage que vous devez recourir : le désespoir est le parti des lâches : on trouve des ressources, quand on sait les chercher & souffrir : je ne puis vous aider que par mes*

conseils ; & si vous m'en croyez, vous oserez vous rendre secretement à Lahor ; vous y verrez vos partisans, qui sont en grand nombre ; & tandis que votre présence échauffera leur zele, je ferai passer Bousangir à la Cour de Candahar, dont il sollicitera les secours : allez, mon fils, le vaisseau est tout prêt, partez.

Ce ne fut pas sans douleur que le Prince & Bousangir se séparerent, au moment qui venoit de les rejoindre,

CHAPITRE II.

Isle de l'Opinion : Lunettes : Mont de Vérité.

LE vaisseau qui portoit le Prince, ayant besoin de faire aiguade, fut obligé de relâcher à l'Isle de l'Opinion, qui se trouvoit sur la route. Mirza y descendit : l'air de cette Isle étoit nébuleux : au milieu d'une grande plaine s'élevoit un palais immense ; il avoit quatre faces différentes,

tournées vers les quatre parties du monde : quatre larges avenues, remplies d'une foule d'hommes de toute eſpéce, aboutiſſoient à autant de portiques, qui tout vaſtes qu'ils étoient, ne pouvoient recevoir tous ceux qui s'empreſſoient d'entrer, en ſe portant les uns ſur les autres. Ce palais étoit le ſéjour d'une Fée qui diſtribuoit des lunettes : ſon nom étoit *la Reine du monde* ; elle étoit ſur un trône ſoutenu par quatre moutons d'or, emblême de tous les peuples qui lui

rendoient hommage : on la voyoit différente, ſuivant les lunettes qu'on en recevoit : elle en avoit un prodigieux magazin : ces lunettes n'étoient pas les mêmes, mais toutes avoient cette propriété, que lorſqu'on les avoit miſes ſur ſon nez, on croyoit n'en point avoir, & ne ſe ſervir que de ſes yeux : on ne voyoit pas non plus celles qui étoient ſur le nez de ſon voiſin, quand elles étoient de même eſpéce que celles qu'on avoit ſoi-même : ſi elles étoient dif-

férentes, on les voyoit, & les nez à lunette d'une espéce, se mocquoient des nez à lunettes d'une autre espéce : cela formoit des classes séparées, qui toutes alloient par troupes comme des moutons, & faisoient chacune dans le palais un écho différent. Autour du faîte regnoit une galerie, du haut de laquelle le spectacle de l'Univers s'offroit à chacun à-travers ses lunettes : le Prince en prit une paire, les mit sur son nez, crut n'en point avoir, monta sur la galerie, & regarda.

Il vit la foule des mortels comme une troupe de nains ; au-dessus desquels s'élevoient quelques géans, qui lui parurent revêtus d'un éclat extraordinaire. Les plus grands de tous, à la tête de puissantes armées, ravageoient la terre que les cent bouches de la Renommée faisoient retentir du bruit de leurs exploits : ici sur des monceaux de ruines fumantes ils élevoient des trônes ; là ils en dispersoient les débris dans des fleuves de sang. Des géans, d'une stature moins haute,

tenoient dans leurs mains de grandes balances d'or : ils y péſoient les intérêts des peuples ; mais c'étoit au poids de leur intérêt perſonnel, qui emportoit toujours la balance ; d'autres ourdiſſoient de vaſtes trames, où des nations entiéres ſe trouvoient enveloppées : les uns & les autres écraſoient à leur gré la tête des nains, qui les adoroient le front proſterné contre terre. Le Prince qui avoit les lunettes de la Fée ſur le nez, approuva le culte qu'on leur rendoit ;

il descendit de la galerie, ébloui de l'éclat des trônes, & prenant pour des Dieux ces Géans destructeurs, dont l'univers étoit la victime.

Au sortir du Palais de la Fée, il apperçut un Mont fort élevé, situé sur un bloc. Il demanda ce que c'étoit que ce Mont qui dominoit au-dessus des nuages : on lui répondit qu'il y avoit une espéce de fous qu'on appelloit *Philosophes*; qui se donnoient beaucoup de peine pour arriver au sommet de ce Mont, qu'ils l'appelloient *le Mont de vérité*;

qu'ils en racontoient de grandes merveilles, mais que c'étoit de vieux rêveurs qu'on ne s'amusoit guéres à écouter. Le Prince entreprit d'y monter : ce fut avec une fatigue extrême qu'il parvint à gravir jusqu'au haut : les lunettes de la Fée lui tomberent aussi-tôt du nez : il se trouva sous un ciel pur & serein, & jettant les yeux sur l'univers, il fut tout étonné de voir que les trônes qui lui avoient paru si brillans, n'étoient que des nuës colorées, où s'asséoient le

Souci & les Ennuis, revêtus des habits du Bonheur & des Plaisirs. Au lieu de ces hommes qui lui avoient paru s'élever au-dessus de tous les autres, & les uns exécuter, les autres projetter de si grandes choses, il ne vit plus que de vieux enfans, qui habillés d'une jacquette avec des lisiéres & un bourlet au front, s'amusoient les uns à former de grosses boulles de savon qui brilloient un moment au soleil, & crévoient le moment d'après; les autres à élever de magnifiques

châteaux de carte, que le moindre soufle de vent renversoit. Ils en étoient si occupés, qu'ils n'appercevoient pas un Monstre décharné, qui faisant continuellement sa ronde, tantôt fondoit sur eux à l'improviste, tantôt s'approchoit pas-à-pas, & finissoit toujours par dévorer le château & l'enfant. Autour de ceux-ci étoient en admiration d'autres vieux enfans, qui n'étoient que spectateurs, & avoient tous les lunettes de la Fée sur le nez. Le Prince démêla cependant quelques

hommes parmi eux : leur extérieur étoit fort ſimple, ils n'avoient point de lunettes ; des troupes de Mirmidons couroient après eux, & les traitoient de fous : ces hommes n'en paroiſſoient pas plus émûs : les uns ne cherchoient qu'à ſe retirer doucement de la preſſe ; les autres rendoient des ſervices pour des injures, & tendant à propos la main à ces petits étourdis, ne s'occupoient qu'à leur ſauver des boſſes & des contuſions.

Le Prince ſe rembarqua

en faisant de profondes réflexions sur ce qu'il avoit vû, bien pénétré de la folie des hommes, du néant de leur grandeur, de la vieille enfance de leurs projets, & de la sottise qu'ils ont d'admirer ce qui fait leur malheur : désabusé de la fausse gloire, il résolut, s'il montoit un jour sur le trône, d'être le bienfaiteur du genre humain, & jamais son fleau.

CHAPITRE III.

Tempête, Naufrage: Isle où le Prince aborde, &c.

AU bout de quelques jours d'une navigation heureuse, le Pilote apperçut un point à l'extrémité de l'horison: il pâlit, & ordonna qu'on se hâtât de plier les voiles: l'ordre n'étoit pas encore exécuté, que le nuage qui n'avoit paru qu'un point dans l'éloignement, s'avança avec

une rapidité prodigieuse, & parut au-dessus du vaisseau comme une montagne énorme. Tout l'horison fut investi de sa noire épaisseur, & la nuit la plus profonde succéda au jour le plus serein : les vents déchaînés des quatre parties du monde s'entrechoquent avec furie, se précipitent en tourbillon sur le vaisseau, l'enlevent, & le font pirouetter dans l'air ; tantôt de longs éclairs sillonnent l'obscurité d'un bout d'un pôle à l'autre ; tantôt ils partent à la fois de tous les points

de

de l'horiſon ; les yeux éblouis ne voyent qu'une mer de feu, prête à engloutir le vaiſſeau : de l'éblouiſſement on eſt replongé dans les ténebres : aux mugiſſemens des vents & des flots, à leurs coups redoublés, aux éclats retentiſſans du plus affreux tonnerre ; à l'horrible confuſion de tous ces bruits mêlés enſemble, on diroit que c'eſt l'Univers qui croule ſur la tête des foibles mortels : cependant au bout de quelques tems la tempête parut vouloir s'appaiſer ; mais au mo-

ment que le Ciel, moins noir, faisoit luire un rayon d'espérance, le vaisseau, poussé comme un trait, alla se briser contre une côte malheureusement voisine : on entendit le bruit affreux des pointes de rocher, qui entr'ouvroient le fond du bâtiment ; tout l'équipage à la fois jetta un cri perçant, & dans le moment le vaisseau enfonça : Mirza, qu'aucun péril ne troubloit, se saisit d'une piéce de bois qui flottoit, & fit effort pour gagner la côte : plusieurs fois il fut emporté

loin du rivage au moment qu'il y touchoit ; mais enfin il saisit la pointe d'un rocher qui s'avançoit, & prit terre ; sa lassitude ne lui permit pas de la reconnoître. Il se coucha sur la rive, & s'endormit profondément.

Lorsqu'il se réveilla le tems étoit serein ; il faisoit grand jour, & le soleil avoit séché ses habits. Il jetta les yeux sur l'Isle où il se trouvoit : il la vit couverte d'une infinité d'arbres, dont les branches, ornées de feuilles du plus beau verd, paroiss-

ſoient en même tems chargées de différens fruits, dont les vives couleurs réfléchiſſoient différemment la lumiére. Le Prince, qui ſentoit une faim preſſante, y courut, & porta ſa main ſur une grénade : quelle fut ſa ſurpriſe, de ne trouver qu'un diamant de la couleur & de la forme de ce fruit ? Tous les autres fruits étoient pareillement des pierres précieuſes : c'étoit des eſcarboucles, des topaſes, des rubis, des amethiſtes, &c. Le tronc des arbres étoient les uns d'or, les autres

d'argent, & leurs feuilles étoient des émeraudes d'un différent verd : au milieu de ces arbres étoit un grand canal, où le Prince crut, du moins, aller appaiser sa soif; mais ce qui lui avoit paru une belle eau transparente, étoit un cristal liquide, dont la source sortoit des entrailles d'un roc de diamant.

Peu touché de la beauté du spectacle, le Prince s'assit tristement au bord de ce canal, appuyé contre un de ces arbres, que tous les Empires du monde n'au-

roient pû payer. La ſoif & la faim, qui le preſſoient de plus en plus, lui faiſoient ſentir qu'il n'y a de vrais tréſors que ceux qui ſervent à nos beſoins naturels : il regardoit avec mépris tous ces magnifiques jouets d'enfant : il eût donné tous les arbres de l'Iſle & ſon brillant canal pour un battier ſauvage & une marre d'eau bourbeuſe. Il retourna vers le bord de la mer pour y chercher quelque coquillage : il en vit ſortir un animal amphibie, qui s'alla perdre dans des rochers :

ils formoient une longue chaîne d'un côté de l'Isle. Le Prince y tourna ses pas, & suivant les traces mouillées de l'animal, il s'engagea dans les sinuosités d'un petit chemin tortueux, qui, après bien des détours, le conduisit dans une plaine charmante : la douceur embaumée de l'air, l'éclat des fleurs, l'abondance & la beauté des fruits, qui étoient véritables, & dont il trouva le goût merveilleux, lui persuaderent qu'il étoit dans le Paradis terrestre : il s'avança après

avoir mangé, & au bout d'une allée d'orangers, près d'une grotte que deux grenadiers tapissoient au-dehors, il vit un jeune homme très-bien fait, & une femme d'une beauté ravissante, qui n'avoient pour vêtement qu'une ceinture de palmier. Cette nouvelle Eve tenoit sur son sein un enfant, ou plutôt un amour, dont la bouche souriante ressembloit à un bouton de rose qui éclôt. Leur surprise parut grande à la vûe du Prince; mais s'avançant vers eux d'un air propre à les

rassurer,

raſſurer, il leur dit par quel malheur il ſe trouvoit dans leur Iſle. Le jeune homme lui répondit en des termes très-nobles & très-obligeans ; & l'ayant fait entrer dans la grotte, où il y avoit pour tous meubles des lits de mouſſe & des ſiéges de gazon, groſſiérement façonnés, la Femme lui ſervit dans des coquilles de différentes grandeurs des fruits, du laitage & des nids d'oiſeaux, qu'on trouve ſur les rochers, & qui ſont un mets excellent.

P

Après le repas, le Prince ayant témoigné à ses hôtes toute sa reconnoissance, ne put s'empêcher de leur dire combien il étoit étonné de trouver dans une Isle qui paroissoit deserte deux personnes dont les manieres n'étoient pas moins pleines de grace & de noblesse que la figure, qui parloient la langue des Indes, & sembloient plûtôt avoir été élevées dans un palais que dans une grotte. *Seigneur*, lui répondit le jeune homme, *le récit de nos avantures fera cesser votre surprise, à laquel-*

le nous devons, ſans doute, un diſcours trop flateur. Alors la femme étant ſortie, le jeune homme commença ſon hiſtoire en ces termes :

CHAPITRE IV.

Hiſtoire de Zulmis & d'Aglaé.

NOUS ſommes nés ma femme & moi dans l'Iſle d'Amour, au Royaume de Beauté : il eſt néceſſaire de vous dire quels ſont les uſages & la

religion du pays, ou plûtôt quels ils étoient avant qu'un Prince étranger, qui regne aujourd'hui, nous eût apporté un nouveau culte, & des loix nouvelles.

Vous ſaurez donc qu'au Royaume de Beauté, il n'y a de diſtinction parmi les filles que celle qu'y met la Beauté même; leur titre unique eſt de plaire. La plus belle eſt la plus noble. A leur quatorziéme année, elles entrent en poſſeſſion d'un jardin de délices, orné des plus belles fleurs. Il y a entr'autres une roſe d'u-

ne beauté raviſſante : cette roſe eſt réſervée pour celui qui doit être leur époux: c'eſt l'unique dot que les filles du Royaume de Beauté apportent en mariage. Les perſonnes des deux ſexes qui ne ſont point mariées, s'aſſemblent deux fois toutes les ſemaines dans une grande prairie, qu'on appelle la Prairie des Amans. Les jeunes hommes & les jeunes filles s'y exercent à des jeux & à des danſes : chacun ſans diſtinction de rang s'adreſſe librement à celle qui lui plaît, & tâche à ſon tour

de lui plaire : les rivaux ne peuvent diſputer entr'eux que d'agrémens : c'eſt à qui ſaura ſe rendre aimable ; petits ſoins, attentions, ſervices, tout eſt employé : l'envie de plaire ſe produit ſous une infinité de formes agréables, mais la violence eſt interdite, & les voies de fait contre ſes rivaux, ſont punies de mort. Ce n'eſt pas qu'on ne faſſe un grand cas de la valeur. On en inſpire l'eſtime à nos Belles qui ſe donnent ordinairement aux plus braves ; mais ce n'eſt qu'en faveur de la Patrie

qu'il est permis de la signaler : on a voulu que la Beauté, en élevant l'ame du guerrier, adoucît les mœurs du citoyen. Lorsque deux Amans se plaisent, ils se prennent par la main & vont à l'Autel du Dieu que nous adorons : ce Dieu est représenté sous la figure d'un beau jeune homme, dont à peine un léger duvet cotone les joues vermeilles : dans une main il tient un flambeau, une pierre d'aiman dans l'autre, & sourit à deux colombes, qui les aîles à demi-étendues,

ſe becquetent à ſes pieds : ſon temple de Lapis ſoutenu par cent colonnes d'Amethiſte, eſt toujours paré de fleurs nouvelles. Les plus doux parfums brûlent continuellement ſur l'Autel du Dieu. Dès qu'on y voit paroître deux Amans, on avertit le Grand-Prêtre, qui, ſous aucun prétexte, ne peut refuſer de les unir; ce ſeroit un ſacrilege : les deſirs mutels de deux Amans ſont regardés comme l'inſpiration du Dieu. Le mariage ſe fait en les ceignant tous deux d'une

même guirlande. Alors la nouvelle épouſe reçoit dans ſon jardin le nouvel époux, il cueille la roſe, & tous deux offrent au Dieu les prémices de leur bonheur, car cette Divinité bienfaiſante ne veut point d'autres ſacrifices : de tendres ſoupirs ſont le cri de ſes victimes.

Voilà quels étoient de tems immémorial l'uſage & la Religion du Pays. Nos Rois s'y étoient toujours ſoumis eux-mêmes ; mais il y a environ vingt ans que leur race s'étant malheureu-

ſement éteinte, un Prince voiſin ſut ſe faire élire, en prodiguant à propos des tréſors. Une vieille Gnomide qu'il avoit eu le courage de traiter en jeune Silphide, l'avoit fait Souverain d'une Province limitrophe qui abondoit en mine d'or. Avant que la Gnomide en eût fait préſent au Prince, le pays n'étoit peuplé que d'animaux ſtupides qui marchoient à la vérité ſur deux pieds, mais qui d'ailleurs tenoient moins de l'homme que de l'âne : ils avoient les oreilles & la peau de cet

animal, le visage d'une chouette, & des mains de harpies. Ils s'en servoient pour creuser la terre, & en tirer l'or, dont ils étoient fort avides. La Gnomide leur donna la figure humaine, mais ils garderent la stupidité & les inclinations de leur premier état, & surtout une soif de l'or qui les rend presque tous hydropiques. Lorsqu'ils en ont fait des amas considérables, ils se croient au-dessus de tous les mortels; ils oublient leur premiere forme, & la font souvent oublier aux autres:

on dit qu'il y a des hommes qui ont fait Dieu à leur ressemblance ; ceux-ci sont du nombre : ils adorent un Ane d'or, qui foule aux pieds la statue de l'honneur. Leur Prince ayant été élû notre Roi, ses sujets les plus riches le suivirent dans son nouveau Royaume, & comme les filles y sont charmantes, ils chercherent à leur plaire, ou plûtôt ils crurent qu'ils n'avoient qu'à paroître dans la Prairie des Amans, & pousser en avant un gros ventre chargé d'or & de pierreries ; mais le suc-

cès répondit mal à leur attente ; ils ne remporterent que des brocards : on leur demandoit, *quand ils accoucheroient ?* Le Roi qui souhaitoit de les favoriser, ne pouvoit le faire qu'en changeant notre religion & nos loix : il corrompit le Grand-Prêtre à force d'argent, il gagna les Chefs de l'Etat, qui n'étoient plus dans l'âge de plaire, & fit une loi par laquelle le choix d'un époux ne dépendroit plus de l'inclination des Amans, mais de la volonté des parens. Cette loi n'eut

pas tout l'effet qu'on en eſpéroit : les filles ſe faiſoient une religion de l'éluder. Elles recevoient dans leur jardin l'amant qui leur plaiſoit; & lorſqu'il avoit cueilli la roſe, on ne pouvoit s'empêcher de les unir. On fit une ſeconde loi par laquelle en ce cas les deux époux ſeroient mis dans une barque, & abandonnés en pleine mer à la merci des vents & des flots.

Aglaé (c'eſt le nom de ma femme) entroit dans ſa quatorziéme année, lorſqu'on publia cette loi ; j'en

avois dix-huit, & jusqu'alors j'avois été impunément à la Prairie des Amans : toutes les belles personnes que j'y avois vûes, m'avoient laissé libre ; aucune n'avoit l'aiman de mon cœur. Aglaé parut, & je l'adorai. Elle n'étoit pas seulement belle ; il y avoit répandu dans toute sa personne ce je ne sais quel charme plus puissant que la beauté même : on disoit qu'Aglaé en naissant avoit été baignée dans la fontaine des Graces ; & certainement si les Graces se pouvoient peindre,

elle eût servi de modéle. Je l'abordai en tremblant ; ma langue incertaine lui begaya quelques paroles mal arrangées. Je ne la quittai point tant qu'elle resta dans la Prairie : lorsqu'elle se retira, il me sembla que le jour se retiroit avec elle, je restai longtems immobile & pensif; enfin je m'en retournai plein de son image, & ne pouvant un seul instant m'en distraire. Que le tems me parut long jusqu'au jour où je devois la revoir! J'étois dans la Prairie bien avant tous les autres : dès qu'Aglaé

qu'Aglaé parut, je volai auprès d'elle. Son entretien n'avoit pas moins de grace que sa personne; c'étoit cette simplicité naïve, qui, jointe à beaucoup d'esprit, est la marque précieuse d'une ame pure & neuve encore aux choses du monde. J'eus un grand nombre de rivaux, mais Aglaé distingua mon amour de celui des autres; j'eus le bonheur de lui plaire, & je touchois au moment qui alloit combler mes vœux, lorsque le Prince Phanor vit Aglaé, & prit pour elle l'amour le plus ar-

dent. Ce Prince étoit le fils unique du Roi : il l'avoit eu de la Gnomide : Phanor ressembloit beaucoup à sa mere ; c'étoit une vraie figure de taupe, mais fier de son rang & de ses richesses, il portoit de l'air le plus conquérant, la tête la moins noble : ses manieres n'étoient pas plus aimables que sa figure ; quant à de l'esprit, des talens, des vertus, vous jugez bien qu'étant le Prince le plus riche de la terre, il avoit de tout cela dans son trésor.

Aglaé reçut les marques

de ſon amour avec autant de froideur que de reſpect ; Phanor lui donnoit tous les jours des fêtes, où il étaloit ſa magnificence & ſon mauvais goût. Il prit tant de ſoins pour lui plaire, qu'il lui devint tout-à-fait inſupportable, mais il n'en fut pas de même des parens d'Aglaé : comblés des faveurs du Prince, éblouis de ſon rang, ils ſe déclarerent pour lui, & ne donnerent qu'un mois à leur fille pour ſe déterminer à l'épouſer. Phanor en ſe mettant ſur les rangs, avoit écarté tous ſes

rivaux ; mon amour avoit été obligé de ſe contraindre en public, mais je voiois Aglaé en particulier. Une vieille eſclave qui la ſervoit & que j'avois gagnée, m'en facilitoit les moyens : jugez quel fut mon déſeſpoir, quand Aglaé m'apprit la réſolution de ſes parens. J'étois à ſes genoux, & les tenant embraſſés, je les baignois de mes larmes. *Soyez ſûr*, me diſoit-elle, en y mêlant les ſiennes, *ſoyez ſûr, mon cher Zulmis, que je ne ſerai point à un autre que vous, & que s'il faut*

mourir pour ne point épouser le Prince, je n'hésiterai pas à me donner la mort : Ah, lui répondis-je, que le Ciel me préserve de recevoir de votre amour une preuve si funeste! Plûtôt mourir mille fois moi-même! Mais s'il est vrai que vous m'aimez.... Ingrat si je vous aime!.... Hé bien, charmante Aglaé, pourquoi nous rendre les victimes d'une loi impie & nouvelle! Le Dieu que nous adorons parle à votre cœur, ainsi qu'au mien, il vous dicte l'époux que vous devez choisir, ses inspira-

tions font ſes oracles : dérobons-nous à la tyrannie, fuyons, je ſuis maître de moi, j'ai des biens dont je puis me défaire en peu de jours, vous m'aimez, & je vous aime, vous ne pouvez ſans ſacrilége avoir d'autre époux que moi.... Oüi, me dit-elle, en me tendant la main, oüi, cher Zulmis, vous l'êtes : En vous reconnoiſſant pour mon époux, j'obéis au Dieu qui m'inſpire : jamais mon cœur n'a ſenti plus vivement ſa préſence. Dieu puiſſant, ajouta-t'elle, nous te prenons

à temoin des nœuds que nous formons Zulmis & moi, protéges une union que tu ordonnes, & que le bonheur de Zulmis soit, s'il se peut, égal à l'amour éternel que je lui voue! Je joignis mes vœux & mes sermens à ceux d'Aglaé : le Dieu les entendit, & donna lui-même le signal de notre union par un trait de lumiere qu'il fit briller à nos yeux, comme s'il eût secoué son flambeau.

Aglaé me reçut alors dans son jardin : que de beautés il renfermoit, & comment

les décrire! mais, sur-tout; qui pourroit peindre cette rose charmante, qui, à demi-éclose, s'entr'ouvroit à peine au milieu des lys qui l'entouroient! C'étoit le gage précieux de mon bonheur : je me hâtai de le ravir : non, il n'est point d'expression qui puisse rendre ce que j'éprouvai alors, cette ivresse de tous les sens, ces vifs élans de l'ame qui fait effort pour passer dans l'objet aimé, & qui, plongée dans une mer de délices, s'y anéantit & renaît pour s'y anéantir encore : il

il manquoit à mon bonheur d'en voir Aglaé auſſi remplie que je l'étois : je parvins enfin à ce dernier degré de félicité ; tout le feu de ſon cœur paſſa dans ſes veines, ſes ſens ſe troublerent, & bientôt ſes yeux ſe fermant à demi, peignirent aux miens attachés ſur elle, l'égarement & l'excès du bonheur. Pourquoi faut-il que ces doux inſtans nous échappent ſi vîte ! Dieux puiſſans, rendez-les moins courts, & au milieu de toute votre gloire, vous en-

vierez le ſort des foibles mortels.

Il fallut me ſéparer d'Aglaé : je la quittai en l'aſſurant que j'allois tout diſpoſer pour notre retraite en d'autres climats, & j'y travaillai en effet ſi bien, que tout ſe trouva prêt en peu de jours ; mais mon bonheur étoit trop grand pour me coûter ſi peu. Phanor perſuadé qu'il n'y avoit qu'une très-forte prévention pour un autre, qui pût empêcher l'effet de ſon mérite, n'épargna rien pour s'en éclair-

cír. L'eſclave, que j'avois miſe dans mes intérêts, ne réſiſta point à la grandeur des préſens : nous fûmes trahis par elle : on me ſurprit dans les bras de mon épouſe : je fus ſaiſi avant de pouvoir me défendre, & nous fûmes mis chacun dans une priſon ſéparée ; l'amour de Phanor ſe tournant alors en haine, il réſolut de nous livrer à la rigueur de la loi. Aglaé & moi fûmes revêtus d'habits de fête, on nous mena au Temple : le Grand-Prêtre nous ceignit de la Guirlande nuptiale ; mais

aussi-tôt après, on nous fit marcher vers la mer, & nous faisant monter dans une barque désapareillée, on eut la cruauté de nous y abandonner, après l'avoir conduite en pleine mer.

Lorsque je me vis seul avec Aglaé dans une frêle barque, entre les vastes deserts du Ciel & de l'Océan, loin de toute terre, & n'envisageant rien dans la nature entiere qui pût nous secourir, j'éprouvai une sorte de frémissement, qu'aucune expression ne peut rendre; je tombai aux pieds d'A-

glaé, & lui ſerrant les genoux, avec un ſaiſiſſement qui me permettoit à peine de parler : *Ah*, m'écriai-je enfin, *c'eſt moi qui vous ai perdue....* *Quoi*, me dit-elle, en m'interrompant avec une action mêlée de tendreſſe & de fermeté, *voudriez-vous qu'Aglaé ne fût pas votre épouſe ? Mon himen avec Phanor n'eût-il pas été plus cruel pour vous & pour moi, que cette mort qui nous attend! Nous aurons du moins la conſolation de mourir enſemble, s'il ne nous eſt pas permis d'y vivre : oüi, cher*

Zulmis.... La parole lui fut coupée par une groſſe vague qui renverſa preſque notre barque : la mer devint tout-à-coup émûe : *Viens, me dit-elle alors, viens, cher Zulmis, embraſſe ton épouſe, & qu'étroitement unis, le même flot nous engloutiſſe ſans nous ſéparer.* Je me précipitai dans ſes bras, le cœur ſaiſi, elle ſerra ſon viſage contre le mien, je ſentois ſes larmes couler le long de mes joues, tandis que la barque tantôt portée juſqu'au ciel, tantôt retombant dans les abîmes, ſem-

bloit à chaque inſtans nous y devoir enſevelir. Cependant la mer s'appaiſa, & la barque s'étant alors trouvée dans un courant très-rapide, fut emportée avec une vîteſſe extraordinaire dans l'ame de cette Iſle. A la vûe ineſpérée de la terre, nous pouſsâmes un cri de joie : je ſentis tomber l'horrible poids dont mon cœur étoit oppreſſé : j'embraſſai Aglaé avec tranſport, elle me preſſa dans ſes bras. *Cher époux*, me dit-elle, *notre amour vient du Ciel, il s'en déclare le protecteur : quelques*

soient les habitans de ce beau pays, ils ne seront point assez barbares pour nous refuser un asile. Nous ne voyons, cependant, aucune trace d'habitation, & après avoir parcouru la plaine, nous nous assurâmes qu'elle étoit déserte. *Notre bonheur,* me dit Aglaé, *est plus grand que nous n'osions l'espérer : séparés de tous les mortels, nous vivrons ici l'un pour l'autre : tu es pour moi le monde entier, mon cher Zulmis, vois ces arbres chargés de fruits ; la nature ici libérale pourvoit d'elle-même à tous nos be-*

ſoins, & l'Amour, lui dis-je, *pourvoira à nos plaiſirs:* Alors portant ſa main à un des plus beaux fruits, qu'en le touchant elle embellit encore, elle me le préſenta : nous en mengeâmes tous deux avec délices, & nous nous retirâmes le ſoir dans cette grotte : nous y trouvâmes le ſommeil ſur un lit de mouſſe, mais ce fut l'Amour qui prépara ſes pavots.

Pluſieurs années ſe ſont écoulées depuis, & ne nous ont paru que des momens : nos habits ſe ſont uſés, mais

la température du pays toujours égale, ne nous en laisse pas sentir le besoin : il est né un enfant à ma femme qui le nourrit ; ce fruit de l'amour en est un nouveau lien : nous menons une vie tranquille, heureuse & saine, parce qu'elle est frugale, & que l'air est bon : nous allons chercher des nids d'oiseaux dans les rochers, nous trouvons d'excellens coquillages sur le bord de la mer, nos promenades sont des boccages enchantés, où l'odorat n'est pas moins réjoui que la vûe. Le ramage

des oiſeaux, la diverſité de leur plumage, leurs amours & leurs petits ménages nous fourniſſent des plaiſirs innocens : nous nous amuſons auſſi à conſidérer les différentes productions de la Nature, qui offre à nos obſervations une matiere toujours nouvelle & toujours agréable, dans cette inépuiſable variété d'êtres qu'elle a répandus ſur la terre, enfin l'amour eſt avec nous, & prête ſon charme à ce deſert, nous n'y avons pas un inſtant connu l'ennui qu'on trouve ſi ſou-

vent au milieu des Cours les plus brillantes.

Tel fut le récit du jeune homme : le bonheur que lui & sa femme goûtoieut dans cette solitude, ne surprit point Mirza. Il étoit digne d'en goûter un pareil avec Fatmé, mais éloigné d'elle, le séjour de cette Isle ne pouvoit que lui paroître insupportable ; nous l'y laisserons néanmoins quelque tems, & nous retournerons à Fatmé dont le Lecteur est sans doute en peine.

CHAPITRE V.

ON ſe ſouvient que Fatmé eſt demeurée dans un bois, ayant à ſon doigt un anneau qui la rendoit inviſible, & la garantiſſoit de tout enchantement. Elle ſe rendit dans la ville prochaine, vendit un diamant, prit des habits d'homme & ſe remit en chemin, dans le deſſein de gagner le premier port & de s'y embarquer pour l'Iſle des Amis : elle s'égara en

traverſant une forêt, & ſe trouva dans une ſolitude affreuſe : le chemin étoit coupé de précipices : de grandes roches couvertes de mouſſe étoient jettées çà & là : de hauts & noirs cyprés, demeure antique des hiboux, y répandoient de loin en loin leurs triſtes ombrages : un torrent qui ſe précipitoit du ſommet d'une montagne, rouloit avec un bruit terrible à travers les roches ſes eaux écumantes & bourbeuſes : tout, dans ce lieu inſpiroit l'horreur & la mélancolie ; mais

ce qui ſurprit Fatmé, ce fut de voir au milieu d'un deſert ſi ſauvage, une élévation de terre que deux orangers unis en berceau, couvroient de leur ombre & de leurs fleurs. Il y avoit au pied un tapis de verdure, & au-tour des ſiéges de gaſon. Un homme qu'elle vit s'approcher, attira bientôt toute ſon attention. C'étoit un Vieillard vénérable par ſes cheveux blancs: ſa phyſionomie étoit noble & ouverte, la beauté de ſes traits quoique flétris, paroiſſoit encore; du reſte il étoit pâ-

le, ses joues étoient creusses, & on voyoit sur son visage toutes les marques de la plus profonde mélancolie. Fatmé s'avança vers lui : il parut étonné de voir dans son desert un si beau jeune homme. Fatmé sans lui découvrir son sexe, lui dit qu'elle s'étoit égarée, & que comme la nuit approchoit, elle lui demandoit une retraite : le Vieillard la conduisit dans une grotte qui étoit au pied de la montagne, & qui ressembloit plus à une taniere qu'à la demeure d'un homme. Il s'excusa

s'excuſa de n'avoir pas une meilleure retraite à lui offrir, la fit aſſeoir ſur un lit d'herbes ſéches, & lui préſenta quelques fruits ſauvagès : ce lit, où Fatmé venoit de faire un mauvais repas, lui ſervit à paſſer une méchante nuit : elle ne ferma pas l'œil; le Vieillard ne dormit pas plus qu'elle ; Fatmé l'entendit continuellement ſoupirer & gémir. Dès que les premiers rayons du jour parurent, l'un & l'autre ſe leverent : le Vieillard ne ſe contenta pas d'enſeigner à Fatmé le chemin

qu'elle devoit prendre, il voulut la conduire lui-même au port le plus prochain. En ſortant de la grotte ils paſſerent auprès de l'élévation de terre que les deux orangers ombrageoient. Le Vieillard y jetta les yeux en ſoupirant ; il demeura penſif & comme profondément occupé d'un ſouvenir cruel, il pouſſoit des ſanglots, ſon viſage ſe couvrit de larmes : *O mon cher Azor!* s'écria-t'il pluſieurs fois, avec l'expreſſion de la plus vive douleur. Fatmé touchée à la fois de compaſ-

ſion & de curioſité, ne put s'empêcher de lui témoigner l'une & l'autre : il fut quelque tems ſans lui répondre, & même ſans l'entendre ; enfin revenant à lui-même : *Vous voyez*, lui dit-il, *le plus coupable & le plus infortuné des hommes : c'eſt le remords & la douleur qui m'ont conduit dans ce deſert ; j'ai fui tous les hommes, mais je n'ai pû me fuir, & je me ſuis un objet d'horreur à moi-même ; j'avois un ami, vous voyez ſon tombeau, c'eſt moi qui l'ai creuſé, c'eſt moi qui lui ai donné la mort ; je ne*

ſerois pas plus ſon aſſaſſin, ſi j'avois trempé mes mains dans ſon ſang : oüi, pourſuivit-il en fondant en larmes, *cet ami m'étoit plus cher que moi-même, & je l'ai trahi.... je l'ai aſſaſſiné....* La curioſité de Fatmé redoubla à ces mots ; le Vieillard ne put ſe refuſer à la maniere dont elle le preſſa d'y ſatisfaire ; & s'étant remis en chemin tous deux, il commença ſon récit en ces termes :

CHAPITRE VI.

Histoire d'Abdalla.

JE me nomme Abdalla : mon pere étoit d'une des premieres Maiſons de Balkis, & fort aimé du Prince. Il ne négligea rien pour me procurer une bonne éducation : je puis dire que je répondis à ſes ſoins, & que lorſque j'entrai dans le monde, je joignois à un eſprit cultivé, un cœur droit & bienfaiſant. Parmi mes com-

pagnons d'étude, il y en avoit un qui se faisoit extrêmement distinguer : on ne l'en aimoit pas moins : la nature avoit mis en lui, je ne sais quoi de doux & de modeste, qui tempéroit l'éclat de son mérite & le lui faisoit pardonner. Nous nous sentîmes d'abord un grand penchant l'un pour l'autre : le tems l'accrut, & nos cœurs s'unirent d'un lien si fort, qu'ils ne faisoient qu'un. Au sortir des études nous fîmes ensemble nos exercices & ensuite nos premieres armes. Azor

(c'eſt ainſi que ſe nommoit mon ami) me ſauva la vie dans un combat. Sa naiſſance n'étoit pas inférieure à la mienne, il y joignoit l'éclat de la faveur : mon pere étoit mort, & c'étoit le ſien qui l'avoit remplacé dans le cœur du Prince. Azor uſoit ſi bien de ſon crédit, qu'il ſe fût fait des amis, même à la Cour, ſi l'amitié, ce ſentiment ſi noble, pouvoit entrer dans des ames ſerviles. Une cruelle épreuve lui fit bientôt connoître que les adorateurs de la fortune n'ont d'amis que les ſiens ; ſon Pere

déplût au Prince, tomba dans la disgrace, & mourut de douleur en peu de jours. Azor fut disgracié lui-même ; ceux qui lui avoient le plus d'obligation demanderent pour eux les places de son Pere ; toutes les graces que sa Maison tenoit de la Cour lui furent ôtées ; il demeura dépouillé de tout & sans bien : son Pere avoit vêcu dans le faste, & sa succession suffit à peine pour payer ses créanciers.

Azor soutint sa disgrace en Héros, en homme qui n'avoit fait que se prêter à

la

la faveur : l'ingratitude de ceux qu'il avoit obligés ne le surprit point ; il y avoit compté : je lui restois, il crut n'avoir rien perdu.

Avant sa disgrace, Azor étoit mon ami, j'en fis mon frere ; ma fortune, qui étoit considérable, devint la sienne ; ce n'étoit pas assez : j'osai déplaire au Prince, je lui parlai en faveur d'Azor. La Cour n'admet guéres de milieu entre la bassesse & l'insolence : on fit entendre au Prince que je lui avois manqué ; & je fus perdu auprès de lui, pour avoir prêté

ma voix à un malheureux qui étoit innocent & mon ami.

Comme je n'avois pas l'ambition d'être esclave, je ne m'affligeai point du bonheur d'être libre ; & je renonçai sans peine à l'espoir des honneurs auxquels c'est si souvent un titre d'exclusion que de les mériter.

Azor fut touché jusqu'au fond du cœur de ce que je fis pour lui, mais il en fut touché en homme qui en eût fait autant pour moi ; il ne chercha point à s'en défendre, cela lui parut tout

ſimple ; & il uſa de ma fortune comme il auroit uſé de la ſienne propre, & comme j'en aurois uſé moi-même, ſi j'avois été à ſa place.

Nous nous retirâmes à une de nos terres, nous y vivions fort heureux ; nous avions tous deux le goût des Lettres ; elles rempliſſoient une bonne partie de notre tems ; nous employons l'autre à la chaſſe, à la promenade, à cette douce communication de penſées & de ſentimens, qui fait le charme de l'amitié : notre bonheur nous ſembloit d'autant plus

doux, qu'il n'étoit point envié ; il nous coûtoit trop peu pour l'être ; nous ne doutions pas même qu'à la Cour on ne crut notre ſort très à plaindre, tandis que nous béniſſions le Ciel de l'heureuſe diſgrace qui nous l'avoit procuré. Ainſi couloient nos jours, le commerce des Muſes, la liberté ſi douce, l'amitié plus douce encore, rempliſſoient tous nos momens : nous avions réſolu de fuir l'amour, comme l'écueil du bonheur & de la ſageſſe ; mais qui peut ſe flater de reſter toujours

insensible ? Le moment d'aimer vient, & le cœur vole au-devant de ses chaînes.

Une jeune veuve avoit une terre dans notre voisinage. L'arrangement de ses affaires l'obligea d'y venir passer quelque tems : Cansade (c'est le nom de cette veuve) avoit une figure charmante ; ses traits n'étoient pas réguliers, mais ils étoient si bien assortis pour plaire, ou plûtôt pour toucher, qu'il étoit difficile de la voir impunément : pour vous la peindre en un

mot, sa physionomie étoit celle du sentiment, & tout le reste de sa personne sembloit fait pour la volupté; c'étoit les plus belles mains du monde, des bras moulés par l'amour, & ce juste embonpoint qui n'exclut ni la légereté ni les graces. Nous fûmes lui rendre visite, & nous lui trouvâmes dans l'esprit un attrait pareil à celui de son visage: le sentiment lui dictoit toutes ses expressions; je m'apperçus de tous ses charmes, je fis plus, je les sentis, mais ce ne fut point avec cette

force qui dispose de nous malgré nous-mêmes ; ma liberté fut ébranlée, mais elle ne fut point abbatue. Il n'en fut pas de même d'Azor ; il devint éperdûment amoureux : cet amour l'entraîna comme un torrent, & renversa toutes ses résolutions comme de foibles barrieres. Il m'apprit en tremblant l'état de son cœur ; il craignoit que Cansade n'eût fait les mêmes impressions sur le mien : *Parlez-moi sincerement*, me dit-il, *si vous aimez Cansade, je vous sacrifierai mon amour, mais ne*

le laissez point fortifier, & acceptez-en le sacrifice, tandis que j'espere encore le pouvoir faire sans cesser de vivre. J'embrassai tendrement Azor, en l'assurant que je n'avois point d'amour; & je jugeai combien il en avoit au transport avec lequel il m'embrassa lui-même.

Azor étoit trop amoureux pour n'être pas timide, je crus devoir le servir auprès de sa Maîtresse, & ce fut moi qui apprit à Cansade ce que mon ami n'osoit lui dire. Au trouble qu'elle me fit voir, j'eus quelque lieu

de douter si elle n'eût pas mieux aimé que j'eusse parlé pour moi, mais je rejettai bien loin cette idée.

Azor continua ce que j'avois commencé & parla lui-même. Il étoit aimable, il aimoit, il fut aimé. Sa Maîtresse avoit peu de bien; celui que j'avois étoit déja à Azor autant qu'à moi; mais nous en fimes comme freres un partage dans les formes, & il épousa Cansade. La possession ne fit qu'augmenter son amour, il étoit le plus heureux de tous les hommes : hélas !

étoit-ce le plus cher de ses amis qui devoit détruire ce bonheur ?

Une nuit fatale (nuit d'été) ne pouvant dormir, je descendis dans le jardin : une fraicheur délicieuse avoit succédé à la chaleur du jour; la Lune brilloit de tout son éclat ; il faisoit une de ces nuits charmantes, qui portent dans les ames les moins sensibles je ne sais quoi de tendre & de voluptueux : une douce rêverie s'empara de moi, & me conduisit dans une allée couverte que terminoit un

cabinet de verdure ; lorſque je fus près de ce cabinet, je crus entendre quelque bruit ; je prêtai l'oreille ; le calme de la nuit me favoriſoit ; j'entendis réellement quelques mots que je ne pus diſtinguer, un moment de ſilence ſuccéda ; je m'approchai le plus doucement qu'il me fut poſſible, & une fatale curioſité me pouſſant à ma perte, je vis Azor & Canſade ſur un lit de gaſon : Canſade n'étoit vêtue que d'une gaze légere, la main d'Azor faiſoit effort pour arracher ce voile importun ;

Canſade réſiſtoit par pudeur, elle fut vaincue par amour : cette gaze jalouſe laiſſa toutes les beautés qu'elle receloit, en proye au trop heureux Azor : Quelles beautés, grands Dieux ! Canſade ſe livrant alors à tous les tranſports d'Azor, me parut ſi tendre & ſi voluptueuſe..... tout peignoit ſi bien en elle ce trouble des ſens qui naît de l'yvreſſe du cœur...... Je m'égarai, je devins éperdu & je remportai cette image gravée au fond de mon cœur avec des traits ineffaçables :

je voulus en vain m'en diſtraire, elle me ſuivoit partout ; Canſade avec tous ſes charmes étoit ſans ceſſe préſente à mes yeux ; le ſommeil me fuyoit, ou ſi, pour un inſtant, il fermoit ma paupiere, je voyois encore Canſade en ſonge. Azor cependant m'étoit toujours également cher ; j'aurois ſouffert mille morts plûtôt que de ſonger à le trahir : s'il eût eu beſoin de ma vie, elle étoit à lui plus qu'à moi ; mais par une contradiction que je ne puis expliquer, il y avoit des

momens où je ne pouvois m'empêcher d'être jaloux de ſon bonheur, ou je voyois un rival en mon ami, ou je le haïſſois preſque : je ſentois mon injuſtice, j'en avois honte, mais j'y retombois.

Les efforts que je faiſois pour me vaincre, peu de nourriture, encore moins de ſommeil, m'eurent bientôt changé conſidérablement. Azor à qui je n'avois jamais rien caché, n'imagina d'autre cauſe de ce changement, que le dérangement de ma ſanté, & s'en allarma d'autant plus qu'on ignoroit

d'où procédoit le mal ; son inquiétude fut extrême ; je voyois que la crainte de me perdre empoisonnoit tout son bonheur, cette crainte l'occupoit tout entier, il la portoit jusques dans les bras de Cansade.

Je fus sensiblement touché des marques de son amitié ; je crus que j'en serois indigne si je lui cachois plus longtems ce qui se passoit en moi : je pris la résolution de verser mon ame dans son sein, de lui avouer mes sentimens pour Cansade & de m'éloigner. Eh plût au

Ciel que je l'eusse fait ! Mais il étoit écrit que je donnerois la mort à mon ami.

Les femmes les moins coquettes sont clairvoïantes sur les effets de leur beauté. Cansade s'étoit apperçue de l'effet que la sienne avoit fait sur moi : je ne pouvois m'empêcher de la regarder, & ma passion se peignoit malgré moi dans mes regards ; je crois que cet amour n'auroit pas même échappé à mon ami, s'il n'eût été si éloigné de le soupçonner. Cansade fut touchée de l'état où elle me réduisoit, &

peut-être même prit-elle pour de la pitié un ſentiment plus tendre : un jour que nous étions ſeuls, elle me parla avec tant de bonté du changement qu'on voyoit en moi, elle m'y parut ſi ſenſible, qu'il m'échappa, je ne ſçais comment, non de lui dire, mais de lui laiſſer voir que je mourois pour elle ; ce fut une indiſcrétion de regards, de ſoupirs & de paroles, qui partit comme un trait, & qui, par une force inviſible, devança toute réflexion. Je rentrai auſſitôt en moi-même, &

pénétré d'un repentir encore plus indiſcret, ſans donner le tems à Canſade de me répondre, je lui montrai la plus grande confuſion de ce qui m'étoit échappé : je lui en demandai pardon en fondant en larmes, & je lui appris la réſolution où j'étois de la fuir, après avoir ouvert mon cœur à mon ami : Canſade me détourna de ce deſſein ; elle me dit que je ne pouvois m'éloigner ſans affliger ſenſiblement Azor, que ce ſeroit lui percer le cœur que de lui en apprendre la

cauſe, que j'allois jetter ſur la vie de mon ami une amertume que rien ne pourroit adoucir, que je devois auparavant eſſayer de me guérir, en faiſant ſur moi un généreux effort, qu'elle vouloit elle-même y aider, que c'étoit une amie tendre qui entreprenoit ma guériſon, & qu'elle eſpéroit y réuſſir, ſi je voulois, comme elle n'en doutoit pas, m'y prêter de bonne foi, & conſidérer ſérieuſement ce que je devois à Azor, & ce qu'elle lui devoit elle-même.

Canſade qui croyoit être de bonne foi, eut le malheur de me perſuader, ou plûtôt, je me fis illuſion à moi-même. Ce fut la paſſion qui, ſous le voile de l'amitié, me fit craindre de trop affliger Azor : cette crainte cachoit ſans doute un ſentiment moins généreux : Canſade, diſoit-elle, vouloit m'aider à me guérir, je continuerois donc à la voir, je lui parlerois de mon amour ; en m'écoutant elle me plaindroit : voilà ce qui étoit au fond de mon cœur, & ce que la paſſion m'empêchoit d'y chercher.

Je reſtai donc, & j'oſai follement lutter contre un ennemi qu'on ne peut vaincre qu'en fuyant : je faiſois confidence à Canſade du peu de ſuccès de mes efforts; & comme cette confidence me ſoulageoit, je continuois à m'abuſer, & je m'imaginois faire des pas vers ma guériſon, lorſque j'achevois de me perdre, & que j'entraînois avec moi Canſade même. Eh comment ne ſe ſeroit-elle pas perdue ? Une femme vertueuſe fait toujours grace à la paſſion qu'elle inſpire ;

c'eſt pour elle un ſpectacle bien ſéducteur que celui d'un homme qui offre à ſon amour propre un continuel triomphe, dont tous les regards, toutes les paroles, tous les mouvemens ſont un tribut à ſes charmes; mais ſi elle oſe le voir ſouvent, ſi elle l'écoute, ſi elle le plaint, il n'eſt preſque pas poſſible qu'elle ne s'enflâme elle-même au feu dont il brûle pour elle: c'eſt ce qu'éprouva Canſade; elle fut long-tems à s'en appercevoir, ou plûtôt à ſe l'avouer; nous avions de

fréquens entretiens : c'étoit en l'aimant toujours davantage que je lui disois que je ne voulois point l'aimer ; c'étoit avec des regards qui me défendoient d'obéir, qu'elle me conjuroit d'y faire de nouveaux efforts : enfin un jour que je me plaignois à elle de leur inutilité, je vis tout d'un coup son visage inondé de larmes : Quoi, lui dis-je, mon état vous afflige, & vous en pleurez..! Non, s'écria-t'elle, je pleure le mien, il est aussi déplorable que le vôtre : à ce discours inat-

tendu, je l'avoue, mon premier mouvement fut un transport de joye qui n'éclata que par un cri; mais aussitôt me représentant le tort que je faisois à Azor: *Chere Cansade, que m'apprenez-vous? Quoi je ravis votre cœur à mon ami? Quel bien il perd! Ah, Cansade, que ne m'avez-vous laissé partir! mes remords me déchirent!* Elle me dit qu'elle en éprouvoit de plus cruels elle-même; qu'elle étoit au désespoir de m'avoir retenu, mais que sa pitié l'avoit séduite; qu'elle me conju-

roit

roit de partir, que j'allois la laiſſer la plus malheureuſe créature de l'Univers, mais qu'il n'y avoit plus que ce moyen de nous ſauver de notre propre foibleſſe : je la quittai bien réſolu de ne la plus voir, déſeſpéré de l'égarement de ſon cœur, indignement flatté de l'avoir égarée. J'allai trouver Azor, & lui dis qu'cn m'ordonnoit de voyager pour ma ſanté ; je me ſervis de ce prétexte, car je craignois de l'éclairer ſur ſon malheur. Azor ne pouvoit ſe réſoudre à notre ſépara-

tion : il vouloit abſolument m'accompagner ; mais je m'y oppoſai ſi fortement, qu'il fut obligé de ſe rendre. Je diſpoſai tout pour un prompt départ. J'évitois cependant de me trouver ſeul avec Canſade : j'avois même réſolu de ne lui point dire adieu ; mais je n'étois pas aſſez coupable, & je devois enfoncer le poignard dans le ſein de mon ami.

Deux jours avant celui que j'avois fixé pour mon départ, je deſcendis ſur le ſoir dans le jardin, & je

portai triſtement mes pas vers ce cabinet de verdure d'où étoit parti le trait qui m'avoit bleſſé : ce ſouvenir me cauſa une vive émotion ; elle redoubla à la vûe de Canſade : elle étoit ſur ce même lit de gazon où je l'avois vûe avec Azor ; ſes yeux étoient attachés à la terre , ſes joues baignées de larmes ; elle ne me vit pas entrer ; je reſtai quelques momens incertains de ce que je ferois ; enfin , ne pouvant réſiſter à l'état où je la voyois , je me précipitai à ſes genoux , je les

embrassai, & les trempant de mes pleurs: *Ah, Cansade,* lui-dis-je, *que ne puis-je racheter de mon sang ces précieuses larmes que vous versez! mais je n'en suis pas digne ....* *Non,* me répondit-elle, *vous ne l'êtes pas, vous qui avez pû m'aimer; vous qui avez à-présent la cruauté de m'abandonner: mais je ne sais ce que je vous dis; fuyez mon trouble; que me voulez-vous? Que faites-vous ici? Laissez-moi mourir, partez, vous devez me fuir, je l'ai voulu, je le veux encore; il le faut; ne m'ôtez*

point la force de vous le redire ; songez-vous qu'Azor est votre ami, qu'il est mon mari ? Craignez que je ne l'oublie, & je l'oublierois ; quand je vous vois, je ne puis que vous aimer ; vous êtes un cruel..... Que pouvois-je devenir à de pareils discours ? A ces reproches enflammés d'amour, & dont je fus tout-à-coup embrasé moi-même, je ne me reconnus plus : mes remords, mon ami, ma vertu, tout disparut à mes yeux ; je ne vis plus que Cansade : elle n'avoit jamais

été si belle ; un regard inexprimable qu'elle jetta sur moi, le trouble qui s'y peignoit, & quel trouble ! acheva de m'égarer : *Oüi, c'en est fait, oüi, Cansade, je vais partir*, lui dis-je, en fondant en pleurs, & alors, dans un transport que j'ignorois moi-même, sans aucune intention d'être coupable, je colai mes lévres sur les siennes ; & Cansade éperdue, sans parole, & comme étouffée de ses soupirs, qui se confondoient avec les miens... Oh souvenir qui

me tue, l'amour eut l'affreux pouvoir de faire de nous ce qu'il voulut, nous ne sûmes pas ce qu'il en faisoit, & le crime fut consommé.

Le Vieillard s'arrêta là; son visage se couvrit de pleurs, & puis continuant son récit : Revenus, dit-il, de ce profond, de ce magique oubli de nous-mêmes, confus & consternés tous deux, Cansade tout-à-coup s'arracha de mes bras, & me rejettant avec effroi, *où suis-je*, s'écria-t'elle, *malheureuse ! qu'ai-*

je fait ? Me voilà donc perdue ? Elle tomba dans le plus violent désespoir. Le mien n'étoit pas moindre ; mais je me fis violence pour arrêter les effets du sien : enfin nous nous séparâmes le cœur déchiré de remords, & sans oser nous regarder, nous nous dimes adieu pour toujours. Hélas ! il n'étoit plus tems : le malheureux Azor étoit venu au moment le plus vif de notre entretien ; il n'avoit pas entendu nos paroles, mais il avoit vu nos actions ; jugez ce qu'il dût sentir. J'ignorois

qu'il fût mon crime ; mais je n'en craignois pas moins sa vûe : comment soutenir les regards de mon ami, que je venois de trahir ? On me dit qu'il venoit de partir pour une maison que nous avions à deux lieues, & qui étoit un rendez-vous de chasse. Je m'étonnai qu'il fût ainsi parti tout seul, mais je n'en soupçonnai point la cause : je me couchai, ne dormis point, & me levai de grand matin: la vûe de mon crime ne me quittoit point ; il me poursuivoit ; il me punissoit

ſans relâche ; je ne ſais quel preſſentiment funeſte ajoutoit à l'horreur que j'avois de moi-même. On m'apporta une lettre d'Azor ; je ſentis ma main trembler en l'ouvrant ; les caractéres en étoient mal formés: en voici les propres termes, ils ſont gravés dans mon cœur qu'ils déchirent.. Pardonnez, ſi en vous les rapportant, les larmes & les ſanglots étouffent ma voix.

» Au moment où vous
» lirez cette lettre, Azor ne
» ſera plus : je vous vis hier

» dans les bras de Cansade :
» oh ! mon ami, j'ai senti
» des mouvemens de ven-
» geance ; je les déteste, &
» les désavoue en mourant :
» puissiez-vous être heureux
» avec Cansade, & ne vous
» point trahir tous deux !
» puissiez-vous ne connoître
» jamais la douleur que
» j'éprouve ! adieu, mon
» honneur m'est bien cher ;
» mais c'est encore moins sa
» perte que celle de votre
» amitié qui me tue.

A cette lecture je fis un cri affreux, & demandai promptement un cheval :

j'étois tout tremblant, & hors de moi-même, je criois, je pleurois, je m'agitois : on avertit Canſade ; elle accourut : je fis un nouveau cri en la voyant : *Liſez*, lui dis-je, en lui donnant la lettre : elle la lût, & tomba évanouie : j'ordonnai qu'on prît ſoin d'elle ; je montai à cheval ; je volai à cette maiſon fatale : ç'en étoit fait ; je n'y trouvai que le corps pâle & ſanglant d'Azor. Comment vous peindre l'affreux déchirement que je ſentis à cette

vûe ? Je me jettai sur le corps de mon ami, sans verser une larme, mais en poussant des cris aigus ; & voyant près de lui le poignard dont il s'étoit percé, je le saisis, & m'en frappai ; le coup glissa ; j'allois redoubler ; on me désarma ; je tombai sans connoissance : on profita de ce moment pour me porter dans un lit, & pour panser ma blessure. Lorsque je revins à moi, je détestai le soin qu'on en avoit pris ; je voulus arracher les bandages ; mais on m'observoit,

& on eut la cruauté de s'y oppofer;une fiévre violente me prit ; je touchai à ma derniére heure ; mais j'euffe été trop heureux de mourir; mon crime méritoit une longue expiation. La nature fut plus forte que mon déféfpoir : elle me fauva ; & on m'obferva avec foin, jufqu'à ce que le tems m'eût ôté, non le défir de la mort, mais le deffein de me la procurer moi-même. J'appris que Canfade, plus heureufe que moi, n'avoit pû réfifter à fa douleur.

Lorfque je fus entiére-

ment rétabli, je pris le parti de fuir tous les hommes : le corps de Canſade & de mon ami avoient été mis dans le même cercueil ; je le fis tranſporter dans la ſolitude où vous m'avez trouvé ; je le dépoſai dans le ſein de la terre ; j'élevai deſſus un tombeau ; j'y plantai deux orangers: c'eſt-là que je paſſe preſque tous les momens d'une vie que le Ciel prolonge pour me punir : la vûe de ce tombeau me déchire, & je ne puis m'en arracher ; chaque jour je le baigne de

mes pleurs, & je ſoupire ſans ceſſę après l'inſtant qui doit mêler ma cendre à celle de mon ami.

Fatmé fut extrêmement touchée du récit d'Abdalla; mais comme elle étoit au-deſſus des foibleſſes de ſon ſexe, Canſade lui paroiſſoit inexcuſable: Fatmé ignoroit les ſéductions imperceptibles de la vanité, & ne comprenoit pas qu'on fût flattée de paroître belle à d'autres yeux que ceux de ſon amant. Dès qu'elle fut rendue au port le plus prochain, le Vieillard ſe ſépara d'elle pour

pour retourner à sa solitude. Fatmé trouva un Capitaine de vaisseau, qui, moyennant une grosse somme, la reçut dans son bord, & fit voile pour l'Isle des Amis.

CHAPITRE VII.

Ville des Métamorphoses.

LE vent fut d'abord favorable; mais au bout de quelque tems il changea, & devint si violent, qu'on fut obligé de s'y abandonner. Le vaisseau perdit

ſa route. Au quatriéme jour on apperçût un port, vers lequel on étoit pouſſé ſans pouvoir l'éviter : à cette vue le Pilote fit un grand cri, arracha ſa barbe, & déchira ſes habits : *Nous ſommes perdus*, s'écria-t'il, *voilà la Ville des Métamorphoſes : une Fée change tous ceux qui ont le malheur d'y aborder, les uns en meubles, les autres en animaux; chacun ſuivant ſon état ou ſes inclinations, eſt différemment métamorphoſé.* Il n'avoit pas achevé, que le vaiſſeau, entraîné par un courant rapide, étoit

déja dans le port. Les gens de l'équipage furent changés ; ceux-ci d'une façon, ceux-là d'une autre ; quant à Fatmé, elle mit à son doigt l'anneau qui la garantissoit des enchantemens, entra dans la ville, & se mit à la visiter.

Il y avoit une grande place ronde, environnée de bâtimens où étoient les différentes salles des métamorphoses. La premiére où Fatmé entra étoit celle des Sultans : ils étoient métamorphosés en horloges bien dorées, rangées sur

une ligne ; les tambours de ces horloges répondoient par derriere à des cabinets où les grands Vizirs, changés en grosses clefs, servoient à les monter : vis-à-vis étoient de grands bâtons à perroquets, sur lesquels une partie des Courtisans, changés en cet oiseau, qu'on appelle Butord, les yeux fixés sur le cadran, s'occupoient sans cesse à regarder l'heure : lorsqu'elle sonnoit, d'autres Courtisans, changés en pierres bien polies, formoient un écho qui la

répétoit. Ceux d'entr'eux qui avoient le plus de génie étoient transformés, les uns en vers luisans, les autres en une espéce d'araignées très-vénimeuses, qui se dévorent : il y avoit dans la même salle quelques belles poules jaspées, & beaucoup de dindes qui faisoient la rouë : c'étoit les femmes de la Cour : les galans Petits-maîtres avoient été changés en rats musqués ; quant aux vieilles coquettes, la Fée en avoit fait un meuble qu'on appelle Bergere : ses Pages se jettoient dessus en

venant regarder l'heure. Au-dehors de la salle étoit une voliere où les Sultans, distingués par leurs lumiéres ou par leur bonté, avoient été métamorphosés, les uns en aigles, les autres en pélicans (*a*) : cette voliére étoit peu garnie.

Fatmé entra ensuite dans une grande basse-cour : une infinité de ces gros oiseaux stupides & voraces, qu'on appelle *Goulus*, y traînoient

(*a*) Le Pélican est l'emblême de l'amour paternel, & conséquemment de celui que les bons Rois ont pour leur peuple.

orgueilleusement un ventre ignoble & lourd, qu'ils étoient continuellement occupés à remplir. Une inscription apprit à Fatmé que ceux qui avoient été ainsi changés, avoient été des Trésoriers du Prince : elle auroit pû s'y tromper, & les prendre pour des Bonses ; mais ceux-ci avoient été autrement métamorphosés : la Fée en avoit une voliére, où Fatmé vit des grues, des fins merles, & quelques oiseaux de paradis : un grand nombre d'autres changés en saute-

relles, voloient dans les champs par nuées : elles dévoroient la recolte, & se nourrissoient aussi d'insectes : elles les saisissoient à la faveur d'une nuit factice, qu'elles formoient en s'élevant par troupes : elles endormoient ces insectes, en les berçant dans leurs pattes, & en faisoient de bons repas.

Fatmé parcourut successivement toutes les salles, volieres, ménageries, &c. qui contenoient différentes métamorphoses.

Dans la voliere des beaux esprits

eſprits elle vit un ou deux cignes, beaucoup de perroquets, & quelques vieilles perruches ; il y avoit auſſi des paons qui étaloient ſans ceſſe leur belle queue, & ne regardoient jamais leurs pieds : une derniere ſalle que Fatmé viſita, étoit pleine de tombeaux, de buſtes, & autres monumens antiques ; pluſieurs Erudits changés en lampes ſépulchrales, y répandoient un foible jour. Quelques-autres étoient à la porte, métamorphoſés en baudets chargés de momies.

Fatmé ſortit de cette ſalle, & ſe retrouva dans la place, au milieu de laquelle s'élevoit le Palais de la Fée: en marchant vers ce Palais, elle ôta ſans y penſer l'anneau de ſon doigt, & le laiſſa tomber, Auſſitôt une pie l'enleva: la pie s'étant arrêtée à dix pas, Fatmé courut après elle, la pie reprit ſon vol, & s'éloigna encore de dix pas: Fatmé courut de nouveau, & de nouveau la pie s'envola: Fatmé continuant toujours de la ſuivre, la pie entra dans une

cour du Palais, & Fatmé y entra après elle ; nous l'y laiſſerons, & nous irons retrouver le Prince dans l'Iſle où nous l'avons laiſſé.

CHAPITRE VII.

Colombe; Taliſman; Arrivée du Prince à Lahor. Goujons, Conſeil, &c.

UN jour qu'en rêvant à Fatmé, Mirza erroit dans un de ces beaux bocages, dont Zulmis lui avoit fait la peinture, il vit

à quelques pas de lui une colombe d'une blancheur éclatante, à l'exception de ſon col, qui paré de couleurs vives & changeantes, ſembloit entouré d'un collier d'opales : elle avoit ſur-tout les plus beaux yeux du monde, & le regard ſi touchant, qu'on ne pouvoit la voir ſans intérêt. Sitôt qu'elle apperçut le Prince, loin de fuir, elle parut tranſportée : elle courut vers lui ; & volant ſur ſon épaule, lui préſenta ſon petit bec, en battant des aîles. Mirza ſurpris de

voir une colombe ſi privée, lui fit mille careſſes, & ſentit que ſon cœur s'intéreſſoit pour elle. Il la mit dans ſon ſein, & de ce moment la colombe & le Prince devinrent inſéparables : les jours de Mirza en coulerent avec moins d'ennui : comme tout lui rappelloit ce qu'il avoit perdu, il trouvoit que les yeux de la colombe reſſembloient à ceux de Fatmé ; ſon regard lui paroiſſoit ſur-tout le même ; il ſoupiroit & l'accabloit des plus tendres baiſers ; la colombe de ſon

côté lui faisoit toutes les innocentes caresses qu'une colombe peut faire; souvent aussi ses yeux s'attachoient sur lui, & répandoient des larmes; il sembloit qu'elle eût voulu parler, & qu'elle s'efforçoit d'exprimer par ses regards ce qu'elle ne pouvoit prononcer.

Un jour que seul avec elle il se promenoit sur le bord de la mer, il apperçut la barque qui avoit transporté Zulmis & sa Femme dans l'Isle : il y entra sans dessein; aussi-tôt la barque se mit en mouvement d'elle-

même, & fendit la mer avec une ſi grande vîteſſe, que le Prince en un inſtant perdit de vûe le rivage : il s'attendoit à périr, & ſerrant la colombe contre ſon ſein, il craignoit plus pour elle que pour lui-même : mais après quelques heures d'une courſe très-rapide, il découvrit un nouveau rivage, où la barque alla ſe rendre : il en deſcendit avec la colombe, s'aſſit près d'un arbre, la careſſa, & s'endormit. Pendant qu'il dormoit la colombe vit un vautour dans les airs, la

peur la fit ſauver dans un bois ; le vautour la pourſuivit : elle lui échappa ; mais ce fut après un long vol ; & lorſqu'elle voulut aller rejoindre le Prince, elle ne put retrouver le chemin.

Quand le Prince s'éveilla, & ne vit plus la colombe, il fut déſeſperé : il parcourut tous les environs, ne ceſſant de l'appeller. Il eut longtems continué ſes recherches : mais la Fée du Malheur parut devant lui : *Prince,* lui dit-elle, *à quoi perdez-vous des inſtans pré-*

cieux? Avez-vous oublié dans quel dessein vous êtes parti pour Lahor? Vous n'en êtes qu'à une journée; hâtez-vous de vous y rendre, & justifiez les soins que j'ai pris de vous. Tenez, ajouta-t'elle, *voilà un talisman qui a la vertu de faire parler sincerement les hommes : ceux à qui vous aurez affaire ne pourront vous tromper; pour les femmes on n'a point encore trouvé de talisman qui eût ce pouvoir.*

Le Prince obéit à la Fée, & se rendit à Lahor : il y trouva le nombre de ses

partisans beaucoup augmenté. Noureddin détesté des peres & des maris, s'étoit fait successivement haïr de toutes les femmes : plus il avoit dequoi leur plaire, moins elles lui pardonnoient sa légéreté : son insolence & son indiscrétion achevoient de l'en faire abhorrer ; non qu'elles exigeassent de lui une discrétion pénible : elles vouloient bien qu'on sut qu'il les avoit, & elles étoient les premiéres à s'en vanter ; mais il publioit leurs défauts cachés, & il en faisoit

des railleries avec une troupe de fats d'élite, qui faisoient profession de plaire aux femmes, & de les mépriser.

D'un autre côté, Taher gouvernoit en homme qui croit pouvoir impunément opprimer : les peuples gémissans poussoient vers le Trône des cris qui n'étoient point écoutés : dans ces circonstances il arriva une chose qui acheva d'indisposer les esprits.

Il y avoit deux jours de l'année où le Chef des Bramines présentoit en céré-

monie à Mahmoud certains gros (*a*) goujons qu'on pêchoit dans les étangs de la grande Pagode. Le Sultan mangeoit en public ces deux jours-là, & devoit s'abstenir de tout autre mets. Mahmoud, qui étoit fort gourmand, le trouvoit insipide, & quelque habiles que fussent ses cuisiniers, il ne savoient plus à quelle sausse lui faire avaler le goujon. Le Divan s'assem-

(*a*) Chardin dans son voyage de Perse parle d'un étang où il y avoit des poissons sacrés. Tom. 1. p. 91. Éd. in-4°.

bla par ſon ordre : *Je veux*, dit Mahmoud, *qu'on aviſe aux moïens de m'épargner deux mauvais repas ; les goujons m'affadiſſent l'eſtomac ; je ne vois pas à quoi il m'eſt bon d'en manger, & je voudrois bien ſavoir ſi l'on en ſert aux Princes mes voiſins. Sire, n'en doutez pas*, répondit le grave Nadir, *l'uſage des goujons eſt auſſi étendu que le culte de Viſnou ; il n'y a de différence que dans la ſauce. Les étangs des Bramines ſont pleins de goujons ; c'eſt leur revenu : ſi V. M. ſe diſpenſe d'en manger, il eſt*

à craindre que vos Sujets ne veuillent aussi s'en dispenser; & que deviendroit alors la subsistance des bons Peres Bramines? Votre très-religieuse Majesté n'ignore pas d'ailleurs que le Vedam recommande très-expressément cet usage, & qu'on n'est jamais plus agréable à Visnou, que lorsqu'on a quelque goujon dans le ventre. Tarare, dit le Sultan, *ne me ferois-tu pas aussi manger ce que le Grand Lama*(a) *envoye aux*

(*a*) Grucher assure que les Grands du Tibet se procurent avec beaucoup d'empressement quelques par-

Princes du Tibet ? Viſnou, ma foi, s'embarraſſe bien de cela : que ceux qui aiment les goujons en mangent : il y aura moins de Bramines ; qu'importe ? Ma Majeſté ſera religieuſe tant que tu voudras ; mais il ne ſera pas dit qu'on lui faſſe ainſi avaler des goujons : Et vous, ajouta-t'il, en ſe tournant vers Taher, *votre avis* ? *Sire*, dit Taher, *on doit craindre de mécontenter les Bramines ; mais il*

ties des excrémens du Grand Lama. On les porte en relique au col, & on en mêle dans les alimens. Hiſt. Gen. des Voyages, t. 7.

faut craindre encore plus de mécontenter votre estomac : l'embonpoint sacré de votre ample Majesté importe au bonheur de l'Etat, & je crois qu'il est du bien public qu'elle se dispense d'un usage qui pourroit la maigrir : on pourroit, cependant, tout concilier, en servant en public un repas de goujons à Votre Majesté ; elle n'en tâteroit que pour la forme, & se gorgeroit en particulier de mets plus à son goût. Par mon ventre auguste, s'écria le Sultan, *tu es, après moi, le plus grand esprit de mon Royaume :*

Royaume : ſi j'avois quatre hommes comme toi dans mon Divan, je ſerois bientôt le maître du monde : je m'en tiens à ton avis, l'expédient eſt bon. Les Bramines n'en penſerent pas de même ; l'innovation leur parut dangereuſe, & ils ne manquerent pas de décrier Mahmoud & ſon Miniſtre dans l'eſprit des peuples.

Dans ces circonſtances le Prince étant arrivé à Lahor, vit en ſecret ſes partiſans, & ſe ſervit du taliſman de la Fée, pour démêler ceux ſur qui il

pouvoit compter, & les différens motifs qui les attachoient à lui. Son Parti étoit composé de trois classes. La premiére, qui se réduisoit à quelques-uns, étoit de ceux qui aimoient leur devoir, ou sa personne; ceux qui haïssoient le gouvernement présent, formoient la seconde, & n'étoient pas en petit nombre; la troisiéme & la plus considérable étoit de ceux qui n'espéroient de fortune que dans une révolution. Au reste il ne faut pas croire que ces différens ressorts

fussent aussi simples que nous le disons : ils étoient compliqués de beaucoup d'autres moins sensibles, & que ceux qu'ils faisoient agir ne connoissoient pas toujours : car le talisman apprit au Prince qu'il y avoit peu d'hommes qui eussent un systême de conduite & des desseins suivis; que ce qu'ils croyoient leur intérêt, étoit véritablement leur boussole : mais que cette boussole étoit sujette à des variations continuelles; que dans ceux-mêmes qu'elle dirigeoit

vers un point fixe, elle avoit de fréquentes déclinaisons; que, cependant, comme certains plages ont leurs courans & leurs vents alisés, la plûpart des hommes avoient des habitudes, & que c'étoit sur ces habitudes qu'il falloit compter, bien plus que sur ce qu'ils appelloient leurs principes, & que sur ce qu'on jugeoit devoir être leur intérêt.

Mirza en s'occupant à connoître & à fortifier son parti, ne négligea pas de faire toutes les recherches

qui pouvoient l'éclaircir du ſort de Fatmé ; mais il n'en put rien découvrir, & ſon inquiétude fut d'autant plus grande, qu'il ſut que Noureddin avoit fait de ſon côté des recherches, qu'il avoit toujours un étroit commerce avec l'Enchanteur du volcan ; que ſouvent ils diſparoiſſoient enſemble ; & parcouroient les airs ſous différentes formes, & que depuis quelques jours on les avoit vû s'élancer du Palais ſous celle de deux gros oiſeaux de proye.

CHAPITRE VIII.

Mirza passe à la Cour du Roi de Candahar ; Effets du Talisman ; Secours qu'il obtient.

QUELQUE favorable que fut pour Mirza la disposition des esprits, il vit bien qu'il ne devoit espérer aucun mouvement considérable sans des secours étrangers : les troupes du Sultan que Taher avoit soin de bien traiter, tenoient

tout le monde dans la crainte. Cette considération l'engagea à passer lui-même à la Cour de Candahar où Bousangir l'avoit précédé. Il apprit de lui qu'elle étoit partagée en deux partis, que le Sultan étoit gouverné par la Reine sa mere, qui étoit gouvernée elle-même par deux Visirs, que l'un qui se nommoit Tangut étoit Général des Eléphans; que l'autre qu'on appelloit Mossoul étoit le chef des Eunuques. Le Prince alla les voir, & n'oublia pas son Talisman. Il fut d'abord

chez Zangut : *vos intérêt ;* lui dit Zangut, *me sont fort indifférens, il m'importe peu que ce soit vous ou un autre qui regniez à Lahor ; mais il m'importe beaucoup d'attirer à moi tout le pouvoir ; la guerre m'est bonne à ce dessein : elle me rendra nécessaire, me fournira les moyens d'avancer mes créatures, & de m'en attacher de nouvelles, ainsi comptez que je vous servirai avec tout le zéle & toute la chaleur que j'ai pour mes propres intérêts.*

Le Prince passa ensuite chez Mossoul : *Prince,* lui dit

dit celui-ci, votre intérêt ne m'est rien, je ne considere pas même celui de l'Etat : je pense uniquement à ce qui m'est avantageux, c'est de conserver la paix ; pour vous servir, il faudroit la guerre, soyez sûr que je n'oublirai rien pour vous traverser.

La force du Talisman arracha ces paroles aux deux Visirs ; mais on juge bien que ce ne fut pas sans convulsion : il leur fut impossible de les retenir, & ils ne pouvoient comprendre ce qui les rendoit sinceres si

mal-à-propos, & pour la premiere fois de leur vie : les Courtisans ne furent pas moins sinceres, & on peut juger par-là de l'excellence du Talisman : suivant qu'ils étoient attachés à l'un ou à l'autre Visir, ils répondirent au Prince qu'ils le favoriseroient, ou lui seroient contraires : à l'égard du Sultan, il dit à Mirza *qu'il falloit sçavoir ce que pensoit la Reine mere, qu'il ne se mêloit de rien, que l'Etat iroit toujours assez bien pour lui ; & que pourvû qu'il bût frais, & mangeât chaud, il s'em-*

barrassoit fort peu du reste. La Reine Mere étoit femme, ainsi le Talisman n'agit point sur elle : le Prince en fut très-bien reçu ; elle parut prendre à lui le plus grand intérêt, mais elle ne décidoit rien, & demeuroit suspendue entre les deux Visirs.

Heureusement pour Mirza, un grand événement vint à son secours & rompit l'équilibre : Mossoul marcha étourdiment sur la pate du petit Epagneul de la Reine mere, il fut disgracié ; son crime parut si

capital, qu'il ne fut plaint de personne, & que de cette foule de gens qui, un moment auparavant, lui faisoit bassement la cour, il n'y en eut pas un qui ne dit que c'étoit un misérable, & que la Reine mere étoit bien bonne de lui laisser la vie. Tangut devint alors tout puissant, & Mirza obtint les secours qu'il demandoit.

CHAPITRE X.

Dénouement.

MIRZA & Bousangir entrerent bientôt après dans le Royaume de Lahor à la tête d'un corps de troupes que le grand nombre de mécontens qui vinrent s'y joindre, rendirent une armée considérable. Un jour de halte, le Prince étant allé à la chasse dans une grande forêt, près

de laquelle l'armée campoit, il ſe laiſſa tellement emporter à ſon ardeur, qu'il perdit ſa ſuite & s'égara : après avoir cherché inutilement ſa route, excédé de fatigue, il deſcendit de cheval & s'aſſit au pied d'un cedre ſur le bord d'un ruiſſeau. A quelques pas de lui, il apperçut une colombe qui venoit boire à ce ruiſſeau ; c'étoit celle-là même qu'il avoit été ſi fâché de perdre : le Prince l'appella, & elle couroit à lui en battant des aîles, lorſqu'il

la vit tout d'un coup ſe tapir contre terre & pouſſer un cri. Le Prince en ayant cherché la cauſe, vit deux Vautours, l'un noir & l'autre blanc, qui ſe balançoient dans les airs prêts à fondre ſur la Colombe. Il prit une flêche, & la tira ſi heureuſement, que les deux oiſeaux carnaciers percés du coup, & traverſés du même fer, tomberent morts à ſes pieds : auſſitôt la terre trembla, le Ciel s'obſcurcit, le tonnerre gronda : un moment après le Ciel redevint clair & ſerein, la terre

ne fut plus agitée ; mais au lieu des deux Vautours, le Prince fut bien surpris de voir à ses pieds le corps de Nourreddin sans vie & nageant dans son sang ; il ne douta pas que l'autre Vautour ne fût l'Enchanteur du Volcan, & que pendant l'obscurité, il n'eût été enlevé par un pouvoir surnaturel. Cependant la Colombe vola sur le Prince avec un nouveau battement d'aîles : Mirza lui marqua par mille caresses la joie qu'il avoit de l'avoir retrouvée : comme le jour baissoit, il la

mit dans son sein, & ne sça-
chant de quel côté tourner
ses pas, il se laissa guider à
une clarté sombre qu'il ap-
perçut de loin. Cette clarté
le conduisit à l'avenue d'un
château, dont la façade
couverte d'une tenture noi-
re, étoit lugubrement illu-
minée par des lampions
disposés en forme de lar-
mes : il traversa les cours &
un vestibule tendus & éclai-
rés de même, & parvint à
un salon boisé d'ébene.
Vingt lampes d'or pen-
doient du plat-fond : sous un
dôme noir qui étoit au mi-

lieu, s'élevoit un lit de parade ſur lequel étoit un vilain Négre habillé d'une étoffe d'or brodée de pierreries: deux perles d'un prix ineſtimable pendoient à ſes oreilles : deux femmes eſclaves étoient au chevet du lit, & chaſſoient les mouches avec des queues de Paon : au pied une vieille fort boſſue ſembloit abîmée dans une douleur profonde. Il y avoit aux deux côtés douze femmes d'une beauté raviſſante, dont ſix étoient brunes, & ſix étoient blondes : elles étoient vêtues

d'une robe traînante de ſatin noir, avoient de longs crêpes, le ſein découvert, & les cheveux épars : *O le plus beau des fils de la terre*, (diſoient-elles au plus vilain des monſtres) *comment la mort n'a-t'elle pas reſpecté tant de charmes! Nous vous avons perdu, délices de notre ame! Vous ne partagerez plus entre nous vos faveurs : l'Amour va s'enfermer dans votre tombeau, & nous laiſſer pour jamais dans les bras de la douleur.* Comme elles diſoient ces mots, une plaie profonde que le Négre

avoit dans le sein, fit jaillir un filet de sang : ces douze femmes pousserent un cri effroyable : la vieille se retourna, & apperçut le Prince. Elle frémit à sa vûe, & frappa des mains : une porte s'ouvrit ; six Noirs affreux parurent : *Voici*, dit-elle, *le meurtrier de mon fils, c'est ce barbare qui a tué Charmant : qu'on le saisisse lui & la Colombe, allez, conduisez les à la tour maudite chez le Roi Kesra mon mari : que ce pere infortuné vange snr eux la mort de notre cher fils l'Enchanteur du Volcan.* Les

six Noirs saisirent le Prince & la Colombe, & les conduisirent à la tour maudite par une allée de cyprès. En entrant dans cette tour, où tout inspiroit l'horreur & le désespoir, leurs oreilles furent frappées d'un bruit confus de chaînes, de cris & de gémissemens, que les sombres voutes de la tour faisoient affreusement retentir. On les conduisit devant le Roi Kesra, surnommé le Tyran. Il étoit dans un salon de marbre noir, assis sur un monceau de corps égorgés de sa main,

& palpitans encore : c'étoit des malheureux qu'il destinoit à servir son fils dans le pays des Ames : leur sang ruisseloit sur le marbre, les mains du Tyran en étoient degoutantes.

A la vûe des deux nouvelles victimes qu'on lui amenoit, il sentit une joie féroce : ses yeux sanglans étincelerent comme ceux d'un Tigre qui a vû sa proie.

Prince, dit-il à Mirza, *je n'ai jamais fait grace à personne, je te la ferai cependant, à une condition* :

Qu'elle est-elle, répondit le Prince ? *Tiens*, repartit Kesra, *prens ce poignard, & égorges la Colombe ; c'est elle qui est cause que tu as tué mon fils l'Enchanteur, je veux bien ne m'abreuver que de son sang, pourvû que ce soit toi qui me le présente.* Mirza trouvoit de la lâcheté à sauver sa vie aux dépens de celle d'un animal innocent qui s'étoit mis sous sa protection, qu'on ne pouvoit voir sans l'aimer, & pour qui son cœur s'étoit d'abord vivement intéressé ; mais lorsque jettant les yeux sur

elle, il la vit tendre le col, & le lui présenter elle-même : *Non*, s'écria-t'il tout attendri; *non, trop généreuse Colombe, tu ne mourras point de ma main. Est-ce là ta derniere résolution*, reprit le Tyran, *songe que ta mort....* *Elle ne me fait point de peur*, interrompit le Prince : *O ma chere Fatmé, tu n'es plus, sans doute, & je brûle de te rejoindre.* Tu la rejoindras plûtôt que tu ne penses, dit Kesra, mais ce sera pour périr avec elle : reconnois-là dans celle que je voulois te faire immoler. A ces mots

Kesra toucha la Colombe avec une baguette noire; la Colombe disparut, & montra Fatmé aux yeux du Prince. O ma chere Fatmé! O mon cher Mirza! s'écrierent-ils tous deux à la fois. Qu'on les charge de chaînes, dit le Tyran en les interrompant, & que traînés dans un cachot, on laisse à la faim le soin d'y creuser leur tombeau.

Cet ordre barbare fut exécuté: dans les premiers momens, Fatmé & le Prince, malgré l'horreur du cachot & le poid des chaînes, ne sen-

tirent que le plaisir de se revoir : ils se conterent mutuellement ce qui leur étoit arrivé. Fatmé dit au Prince comment une Pie lui ayant enlevé son anneau dans la ville des Métamorphoses, elle avoit été changée en Colombe : mais la douceur de cet entretien fit bientôt place à la douleur la plus amere. On ne peut en effet imaginer rien de plus cruel que la situation de ces deux Amans. Ils étoient attachés à un poteau vis-à-vis l'un de l'autre avec une chaîne de fer qui en-

touroit leurs corps; le Tyran ingénieux dans sa cruauté, avoit voulu que la sombre lueur d'une lampe éclairât le cachot, afin que périssant d'un supplice lent & cruel, l'un & l'autre vît les horreurs de la mort se peindre sur le visage de ce qu'il aimoit. Tous deux se regardoient & fondoient en pleurs: au bout de quelques jours qu'ils passerent à gémir sur le sort l'un de l'autre, n'ayant de nourriture que celle de leurs larmes, d'entretien que celui de leurs souffrances, Fatmé

tomba dans une langueur que chaque instant augmentoit : semblable à une fleur qui ne tire plus de suc de la terre, dont les vives couleurs s'effacent, & que sa foible tige ne soutient qu'à peine, elle laissa tomber sa tête : le vif incarnat de ses joues étoit éteint, la pâleur de la mort les couvroit, ou si dans quelques instans son teint livide se ranimoit encore, c'étoit du feu cruel qui la dévoroit. Mirza se consumoit aussi, quoique plus lentement, & déja leurs yeux desséchés refusoient

des larmes à l'expreſſion de leur douleur. *Ciel!* diſoit le Prince à Fatmé, *c'eſt donc pour vous voir périr que je vous ai retrouvée! Pour voir la mort s'approcher de vous par degrés, & défigurer ces traits charmans que j'adore! Quoi! ce qu'il y a de plus parfait dans la nature, l'ornement de la terre, l'amour du Ciel, Fatmé eſt abandonnée à un ſort barbare, & je ne puis la ſecourir! Ce corps que l'Amour ſeul auroit dû ſerrer de ſes nœuds charmans, eſt lié d'une horrible chaîne, & je ne puis la briſer, je n'en puis*

ajouter le poids à la mienne! Roi cruel, épuise sur moi tes tourmens, mais laisse-toi désarmer à la beauté, les plus barbares reconnoissent son empire. Fatmé entendit à peine ces paroles touchantes : elle n'y répondit que par un foible regard, & déja elle ne voyoit plus le désolé Mirza qu'à travers un nuage, lorsqu'un bruit effroyable se fit entendre, tel que celui d'un vaste édifice qui crouleroit à la fois de tous les côtés : Fatmé & Mirza perdirent le sentiment. Quel fut leur étonnement,

lorſque revenant à eux, ils ſe trouverent à côté l'un de l'autre, non dans un cachot, mais ſur un ſopha dans le Palais du Royaume de Lahor, & ne ſe reſſentant pas plus de ce qu'ils avoient ſouffert que s'ils ſe fuſſent éveillés d'un ſonge.

Sortez d'étonnement, leur dit la Fée du malheur en ſe montrant à eux, *c'eſt moi qui vous ai ſecouru, & qui ai toujours veillé ſur vous : ce n'eſt que pour vous éprouver, que j'ai paru vous abandonner à vous-mêmes : avec cette*

baguette, j'ai renversé la Tour maudite jusqu'en ses fondemens, les monstres qui l'habitoient ont été ensevelis sous ses ruines; au moment que la Tour s'abîmoit, je vous ai transporté dans ce Palais qui est actuellement le vôtre. Tandis que vous étiez dans les prisons de Kesra, Bousangir après vous avoir fait inutilement chercher, a marché vers Lahor: à son approche il s'est fait une révolution dans laquelle Mahmoud & son Ministre ont péri. La Fée finit par exhorter le Prince à se rendre digne de ce qu'elle

qu'elle avoit fait pour lui : *Vous allez regner*, lui dit-elle, *ne laissez point endurcir votre cœur à la prospérité, & ne m'oubliez jamais : Adieu, Prince, Fatmé fera votre bonheur, faites celui de vos sujets.*

FIN.

EPISTRE

*A Monsieur C***.*

DES vulgaires humains que la foule imbécille
Au joug des préjugés, soumette un front docile;
Que jouets éternels de l'erreur & des Grands,
Peu frappés des vertus, éblouis par les rangs,
Ils érigent en Dieux les Tyrans de la terre;
Peuples qu'a si souvent écrasés leur tonnerre;
Votre servile cœur les adore & les hait,
Le sage les méprise, obéit & se tait.

Je sais, mon cher C***, qu'instruit à son Ecole,
Du vain dehors des Grands, ton œil est peu charmé;
Qu'où l'on croit voir un Dieu, tu ne vois qu'une Idole,
Une pierre insensible, un bois inanimé,
Qui sous la pourpre & l'or d'un ornement frivole,
Cache l'insecte vil dont il est consumé.
Dégagé, comme toi, d'une erreur trop commune,
Je ne m'éblouis point à leur trompeur éclat;
Qu'un autre aille grossir une foule importune,

Vil flateur d'un illustre fat
Qu'il trouve le dédain en cherchant la fortune,
L'indépendance est mon trésor.

Croit-on que sur un monceau d'or
Au Palais de Plutus le bonheur ait son trône?
Ou qu'assis sous le dais d'un descendant d'Hector,
La pompe des Rois l'environne?
Laissons penser ainsi le vulgaire hébêté :
L'ennui, compagnon de la gêne,
Habite avec la dignité :
Rarement l'opulence hébergea la gaieté :
C'est au tonneau de Diogene
Qu'on la trouve souvent avec la liberté.
Des grandeurs orgueilleux esclaves,
Et vous de la fortune insolens favoris,
Non, non, n'espérez pas sous vos brillans lambris
Donner au bonheur des entraves,
Il fuit de vos Palais où volent les soucis
Et couronné de myrthe en un séjour champêtre
Il va s'asseoir au pied d'un hêtre.
Entre Philemon & Baucis.

Pour moi borné comme eux au simple nécessaire,
Dans un réduit obscure aux Muses consacré,
Je vis content de peu : mon bonheur ignoré
Ne sait point insulter la publique misere.

Quand de l'aſtre brillant par le Guebre
adoré,
Les aîles de Borée ont obſcurci la face,
Que ſon char plus oblique effleure nos cli-
mats,
Et briſant ſes rayons dans des priſmes de
glace
Réfléchit un jour pâle à travers les frimats;
D'une Cité bruyante habitant ſolitaire,
Loin des ſots de tout caractere,
Des importans de tous Etats,
Avec quelques amis je vis en volontaire!
Mais ſitôt que la terre a ramolli ſon ſein,
Lorſqu'avec les Zéphirs un diligent eſſain
Oſe quitter ſa ruche & revoir les campagnes;
Je quitte auſſi la mienne, & prompt à m'en
tirer,
Avec les Muſes mes compagnes
Sous un Ciel libre & pur je vole reſpirer.

Ah quand du triſte hyver l'uniforme li-
vrée
A long-tems de la terre effacé les couleurs,
Que l'œil prend de plaiſir à la revoir parée
Du brillant vêtement des fleurs!
Ah qu'horriblement déchirée
Du ſiflet aigu de Borée
L'oreille entend avec plaiſir
La douce flute du Zéphir!

C'eſt alors que du Ciel les fertiles nuées
Deſcendent ſur la terre, & fécondant ſon ſein

Impregnent de leurs sels ses semences cachées,
Que les rayons actifs du Soleil plus voisin,
Poussent dans les canaux la seve qui fermente:
La terre alors conçoit & devient odorante,
Le plus doux des parfums s'exhale dans les airs,
Sous l'aîle du Zéphir tout s'empresse d'éclore;
Et la scene de l'Univers
S'embellit chaque jour pour s'embellir encore.
Plein d'un espoir douteux l'avide agriculteur
Voit la moisson dans l'herbe & le fruit dans la fleur:
Un suc vivifiant circule en chaque plante:
Que dis je! En tous les corps une seve brûlante
Hâte le germe actif des reproductions:
Sur la terre, dans l'air & jusqu'en l'onde même,
Plante, reptile, oiseau, quadrupede, poisson,
Tout fraye, tout saillit, tout végete, tout aime:
Charme de la nature, ame de l'Univers
C'est toi que sous des noms divers,
O puissante Venus, le monde entier adore:
Déesse du plaisir à qui tout doit le jour,
Si tout est embelli par Flore
Tout est heureux par toi, tu fais regner l'amour.

Que cette saison fortunée,
Quoique variable, a d'appas!
C'est la jeunesse de l'année:
Eh que ne pardonne t'on pas
Aux graces dont elle est ornée?

Je mets à profit ces beaux jours
Dont l'astre des saisons dans sa brillante orbite
Emporte & ramene le cours;
Le tems emporte, helas, les nôtres bien plus vîte,
Et les emporte pour toujours.

Tracerai-je à tes yeux, Ami, la douce esquisse
De l'hermitage, où sans cilice
Et pour l'amour du Créateur,
Traitant au mieux sa Créature;
Hermite bien nourri de l'ordre d'Epicure,
Je trouve un facile bonheur
Sous la simple Loi de nature?
L'hermitage est un bon Château
Demeure commode d'un Sage...
A ce mot tu ris; mais pourquoi?
Ce Sage-là, ce n'est pas moi,
C'est le maître de l'hermitage *.
Le très-heureux époux d'une heureuse moitié
Qu'exprès pour lui le Ciel embellit & fit naître,
Vrai Philosophe marié,

* *M. H***. ci-devant Fermier Général.*

Mais point du tout honteux de l'être.
Alte-là, disent de concert
A l'Hôtel Royal de la Ferme
Les gros ventres du tapis verd;
Nous sommes d'avis qu'on l'enferme
Votre Sage: l'ami nous nous y connoissons
Il a perdu l'esprit, ou nous sommes des Buses:
Quitter (ceci va droit aux Petites-Maisons)
Le Palais de Plutus pour le taudis des Muses!
Négliger des trésors qu'il pouvoit entasser!
Est-il tems de jouir quand on peut amasser?
Oh la sottise est sans pareille!
Oui, Messieurs les Midas, j'en demeure d'accord;
Cachez bien cependant le bout de votre oreille,
A vos bonnes raisons il pourroit faire tort.
Mais que leur troupe avide à bon droit s'émerveille
Sur un fait pour eux si nouveau
Revenons à notre Château.

Du pied que baigne une onde pure
S'éleve un long côteau couronné de verdure:
De-là l'œil qui domine apperçoit d'un côté
La solitaire horreur d'une sauvage friche,
De l'autre une campagne riche;
Offre son tableau contrasté.
Bois, prés, vallons, colline, plaine;
Par leur différente beauté
Arrêtent la vûe incertaine

Que bientôt lasseroit sans peine
La plus belle uniformité,
Mais du piquant attrait de la diversité
La main de la nature orna ce paysage.

Tu vois par ce tableau qu'au sortir du manoir
On peut errer au gré de son humeur volage
Et variant son promenoir,
Passer du riant au sauvage
Suivant qu'elle dit blanc ou noir.
Il est sur-tout, il est une verte prairie,
Lieu charmant où les tendres cœurs
Portent leur douce rêverie:
Une jeu e Nayade y roule entre des fleurs
Le crystal toujours pur de son onde chérie:
Les saules des deux bords s'y courbent en berceaux,
Et le Zéphir badin agitant leurs rameaux,
Semble se plaire à voir leur image tremblante
Qui se peint au miroir des eaux.
Là sans aucun objet, mon esprit suit sa pente,
Ainsi que l'onde suit son cours,
Et mes réflexions imitent les détours
De l'onde qui fuit & serpente.

A l'aspect du flot argenté
Qui coule sans effort sur une molle arene,
Heureux, dis-je, un mortel qui voit en liberté
Au sein d'un doux loisir ses jours couler sans peine!

S'ils vont se perdre enfin, par la pente du
tems,
Dans une mer d'oubli, ténébreuse & sans
rive,
Du moins pendant leur course, hélas, trop
fugitive,
Ils n'ont point essuyé la bourasque des vents;
Des préjugés écartant les nuages,
Leur Ciel n'a point été voilé,
Des passions évitant les orages
Leur cours n'a point été troublé;
L'amour a peut-être soufflé,
Mais c'est le souffle du Zéphire
Qui des eaux où Borée exerce ses fureurs
Agite doucement l'Empire
Et tapisse leurs bords de verdure & de fleurs.

Mais laissons reposer ma lyre
Eut-elle, cher C***, des accens plus flateurs
Du ton grave bientôt tes oreilles sont lasses:
Pour plaire à ton esprit, ami de l'enjouement,
Il faudroit comme Horace être avec agrément
Ou le Philosophe des Graces,
Ou des ris, comme toi, le Poete charmant.
Moi qui ne peut voler avec eux sur tes traces,
Ami, je te dirai, du ton du sentiment:
O toi qui dans les tems contraires
Par des services peu vulgaires,
Cher C*** m'a si bien prouvé
Qu'il est des amis véritables,
Ce qu'en mon cœur j'avois trouvé,
Mais que l'on met au rang des fables.

Quitte pour quelque tems la superbe Cité
Et ses Palais pompeux qu'un vain faste dé-
core,
Faits pour loger le luxe & non la volupté,
Tu trouveras ici la douce liberté,
Et l'amitié plus douce encore.

Non, non, mon cœur n'est point de ces sté-
riles cœurs,
Semblables aux terrains d'argile
Que l'astre bienfaisant par qui tout est fertile
Ne sauroit féconder par ses douces chaleurs.
Mon cœur laisse germer le bienfait qu'on y
seme,
Et croit que l'amitié, cette fille des Cieux,
Des biens que nous tenons de la bonté su-
prême,
Ainsi que le plus rare, est le plus précieux;
On ne sent que l'on vit qu'en sentant que
l'on aime.

FIN.





TABLE

DES

CHAPITRES

Contenus dans la premiere & seconde Partie.

CHAPITRE PREMIER. C*Onseil ; Choix d'un Visir ; Cérémonie des Balances.* page 13.

CHAP. II. *Confidence du Sultan au Chef de ses Eunuques. Naissance d'un Prince.* 25.

TABLE.

CHAP. III. *Guerre avec le Candahar : Choix d'un Général : Arrivée de Mirza : Evénemens de la Campagne.* 29

CHAP. IV. *Choix d'un nouveau Général nommé Bousangir : Succès de la Campagne : Valeur & humanité de Mirza : Paix avec le Candahar : Propos de la Cour sur Bousangir.* 37

CHAP. V. *Amour de Mirza pour Fatmé.* 44

CHAP. VI. *Ignorance de Mirza sur son sort : Récit de ses voyages.* 52

CHAP. VII. *Qualité dont le fils du Sultan avoit été doué par une Fée. Proposition qu'il fait à Mirza.* 79.

CHAP. VIII. *Déclaration du Prince : Les suites qu'elle eut.* 89.

CHAP. IX. *Enchanteur du Volcan : Maison de la Vieille : Devoir à faire : Promesse de l'Enchanteur à Noureddin.* 94.

CHAP. X. *Apparition de la Fée du Malheur à Mirza. Elle lui découvre le Sang dont il est né ; Parti qu'il prend en conséquence. Son-*

ge de Fatmé. 106.
CHAP. XI. *Mirza & Bousangir marchent vers la Capitale : L'Enchanteur du Volcan vient trouver Noureddin : Bataille.* 121.
CHAP. XII. *Ce qu'étoit devenue Fatmé.* 127.
CHAP. XIII. *Ce que devint Mirza.* 133.

SECONDE PARTIE.

CHAP. I. *Embarquement de Mirza.* 143.
CHAP. II. *Isle de l'Opinion : Lunettes : Mont de Vérité.* 147.

CHAP. III. *Tempête, Naufrage : Isle où le Prince aborde, &c.* 159.
CHAP. IV. *Histoire de Zulmis & d'Aglaé.* 171.
CHAP. V. 205.
CHAP. VI. *Histoire d'Abdalla.* 213.
CHAP. VII. *Ville des Métamorphoses.* 257.
CHAP. IX. *Colombe : Talisman : Arrivée du Prince à Lahor ; Goujons : Conseil, &c.* 267.
CHAP. VIII. *Mirza passe à la Cour du Roi de Candahar : Effets du Talisman : Secours qu'il obtient.* 286.

TABLE.

CHAP. X. & *dernier*.
Dénouement. 293.

Fin de la Table des Chapitres.

ERRATA.

page 100. *ligne* 9. interrompant, *lisez* interrompit.
p. 135. *lig* 13. Battier, *lisez* Dattier.
p. 153. *lig.* 8. ſur un bloc, *lisez* ſur un roc.
p. 166. *lig.* 11. Battier, *lisez* Dattier.
p. 199. *lig.* 8. l'ame, *lisez* l'anſe.
p. 201. *lig.* 7. mengeâmes, *lisez* mangeâmes.